

# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.

Instruction.

### Une Lionne au Désert.

Savez-vous rien de plus courageux, de plus beau, de plus hardi que la vie de ces voyageurs intrépides, de ces infatigables et aventureux explorateurs qui consacrent tout ce que Dieu leur donne d'activité, de force, d'intelligence, d'énergie, à aller exposer leurs jours pour découvrir des terres lointaines, pour ouvrir à la civilisation et au commerce des voies nouvelles? En lisant les récits nombreux qu'ils nous ont laissés de leurs périls, de leurs succès, de leurs efforts, nous avons été toujours saisis d'admiration devant ces existences glorieuses, devant ces sentinelles avancées qui éclairaient notre route et marchent à l'avant-garde, obéissant à la voix de Dieu qui les y a appelées.

Combien, parmi ces courageux apôtres, sont morts à la peine, ensevelis sous les sables des déserts, dévorés par les bêtes féroces, ou par des sauvages plus féroces encore, et dont nous n'avons pas même gardé les noms, dont nul n'a recueilli le

dernier soupir, et dont les travaux cependant n'ont pas été inutiles! Mais même parmi ceux dont les noms sont prononcés encore avec respect, à côté des Colomb, des Cook, des Mungo-Park, des Lander, des René Caillé, des Jacquemont, des Levailant, combien sont inconnus à la plupart des hommes, et pourquoi ne le dirais-je pas? à la plupart d'entre vous, mesdemoiselles! et encore, parmi ceux-là que j'ai cités, n'en est-il pas un, plusieurs peut-être, dont vous ignorez la vie et les travaux? Plus tard nous vous ferons connaître ces nobles existences; aujourd'hui c'est un simple épisode historique que nous voulons vous raconter.

Lorsqu'en 1805 Mungo-Park quitta l'Angleterre pour la seconde fois afin de visiter de nouveau l'intérieur de l'Afrique, où vingt fois déjà, pendant son premier voyage, il avait failli périr, il se dirigea d'abord vers l'île de Gorée, espérant y trouver des nègres qu'il aurait engagés à son service; mais telle était l'horreur qu'un pareil voyage inspirait aux enfants du Désert eux-mêmes, qu'aucun d'eux ne voulut consentir à suivre, même à prix d'or, le courageux Européen. Ce fut seulement à Hayi, petite ville située sur la belle et grande rivière Gambia, que Mungo-Park trouva un homme intrépide qui promit de le suivre partout et de ne jamais l'abandonner,



Cet homme était un prêtre mandingue ; il se nommait Isaaco ; plusieurs fois déjà il avait parcouru l'intérieur de l'Afrique, et il s'offrit à Mungo-Park non-seulement comme son compagnon et son serviteur, mais encore comme son guide et son ami. Isaaco, jouissait parmi les naturels du pays, d'une réputation merveilleuse. Il possédait des charmes pour éloigner de lui les serpents ; il s'était baigné plusieurs fois dans ces fleuves mystérieux qui coupent en tout sens le grand continent africain, et les crocodiles à son approche avaient fui le rivage et s'étaient précipités avec effroi dans les profondeurs du fleuve. Seul il savait imiter avec sa voix une sorte de hennissement plaintif qui frappait d'épouvante les tigres et les lions furieux, et tenait ainsi à distance respectueuse ces hôtes aussi majestueux qu'incommodes. Que ne disait-on pas encore de la mystérieuse puissance d'Isaaco ? Bien des sorciers, au moyen âge, ont été brûlés vifs pour moins que cela.

Mungo-Park fut enchanté de la rencontre ; Isaaco organisa la caravane en homme habitué à ces sortes d'expéditions. Les provisions furent chargées à dos d'âne ; Isaaco engagea une vingtaine d'indigènes pour serviteurs, et comme il connaissait parfaitement toutes les qualités des peuplades qu'ils allaient traverser, il eut la précaution de numéroter sur le dos, avec une teinture rouge, très-pénétrante, les ânes et les hommes, afin de les reconnaître dans le cas, très-probable, où ânes et hommes seraient dérobés par les naturels du pays.

On se mit en route, Isaaco en tête. A travers mille accidents, mille périls, ils traversèrent Sami, Jindey, Tabajan, Tassicouda, où Mungo-Park rencontra un de ses anciens amis, le fils du roi de Woulli, qui vint lui annoncer que le roi son père voyait de très-mauvais œil ce nouveau voyage de l'Européen, façon ingénieuse et délicate de le faire rançonner. Mungo-Park comprit parfaitement l'apologue, et envoya au roi des présents considérables.

A Kampe, les femmes ayant appris que les voyageurs avaient été obligés d'acheter de l'eau dans une de leurs stations précédentes, en firent de grandes provisions et comblèrent ensuite les puits ; le tout pour avoir, en échange de leur eau, de petits colliers de verroterie, des miroirs, des bracelets de cuivre et de tous ces menus objets de toilette que, lors de son premier voyage, Mungo-Park avait semés sur son passage.

En partant de Kussia, la caravane s'arrêta sur les bords de la Gambie, où treize crocodiles et trois hippopotames se prélassaient et respiraient la fraîcheur d'une soirée magnifique.

Nous ne suivrons pas les voyageurs dans ce long et périlleux voyage, où, malgré sa sorcellerie, le pauvre Isaaco eut de rudes moments à passer, ne fût-ce que dans la ville de Bady près Tambico, où étant allé réclamer son cheval et son fusil qui lui avaient été volés la veille par des naturels du pays, l'infortuné fut attaché à un arbre et maltraité à coups de fouet ; c'était peut-être la seule disgrâce contre laquelle ses talismans et ses sortilèges fussent impuissants ! Cela était si vrai que bien des jours après, la caravane arrivant à Fonille, petit village situé sur l'une des rives du Wouda, Isaaco se donna bien du mal pour faire passer la rivière aux bêtes de somme et pour pousser les radeaux. Pendant qu'il se livrait à cette fatigante opération, un crocodile, qui n'avait pas déjeuné sans doute, saisit Isaaco par la cuisse et l'entraîna dans l'eau ; mais Isaaco, que son sang-froid et sa présence d'esprit n'abandonnaient jamais, parvint à plonger son doigt dans l'œil du monstre, qui lâcha sa proie. Isaaco s'élança aussitôt vers la rive. Le crocodile revint vers lui et le saisissant par l'autre cuisse l'entraîna pour la seconde fois au fond de l'eau. Le malheureux Isaaco eut recours encore au même expédient ; il avait éborgné son terrible adversaire, il l'aveugla cette fois, et dut son salut à cette manœuvre hardie. Isaaco arriva sur le bord dangereuse-



ment blessé, et son ennemi, tournoyant dans l'abîme, reparut un instant à la surface, puis plongea sans retour dans les profondeurs des flots, qui écumèrent sous les mouvements convulsifs de leur hôte vaincu.

Les fatigues, les privations, avaient décimé la caravane; Mungo-Park lui-même était rongé par la fièvre; mais son énergie le soutenait et soutenait ses compagnons. Après avoir quitté Bangasse et suivi une route aride et désolée, ils arrivèrent à Balanding, puis à Kouliori, où les loups vinrent pendant la nuit dévorer un de leurs ânes.

Ce fut là que le courageux Mungo-Park résolut de se rendre dans le Bambarra, espérant y trouver quelque repos et le moyen de renouveler ses approvisionnements. On semit en route; la chaleur était accablante; la terre s'entr'ouvrait sous les rayons du soleil, quelques huissons chétifs dressaient çà et là leurs têtes desséchées; au loin, des palmiers balançaient au vent du désert leurs branches majestueuses: un silence de mort donnait à ce paysage sublime un étrange cachet de tristesse et de deuil.

Tout à coup un rugissement lamentable et terrible à la fois se fait entendre; les chevaux s'arrêtent en se cabrant, et un effroi involontaire glace tous les cœurs. Mungo-Park cependant se prépare à la lutte; il armait son fusil dans la prévision d'un danger imminent, lorsqu'au détour d'un monticule de sable il aperçoit une lionne furieuse, l'œil fauve et ardent. A ce moment même, et quand Mungo-Park allait faire feu sur cette reine du désert, Isaaco, arrivant au grand galop de son cheval, arrête par ses cris le voyageur étonné.

Il portait dans ses bras un petit lionceau. Aux premiers rugissements de la lionne, il avait deviné qu'elle était mère et que ses petits n'étaient pas loin. Sachant par expérience que le meilleur moyen d'éviter la colère et la redoutable avidité de l'animal était de s'emparer d'un de ses petits, ils s'é-

tait élancé aussitôt, et suivant sur le sable les traces de la mère, il était arrivé jusqu'à un creux de rocher où il avait trouvé deux lionceaux et s'était emparé de l'un des deux.

En entendant les cris d'Isaaco, et par une sorte d'instinct maternel, la lionne poussa un gémissement douloureux qui retentit comme une voix lugubre, dans les profondeurs du désert embrasé.

Isaaco, se plaçant à peu de distance de la lionne, qu'il semblait fasciner de son regard, ordonna à la caravane de passer, et fermant la marche, il poussa certains cris particuliers que la lionne sembla comprendre. Alors cette mère farouche, qui naguère encore faisait trembler sous son regard de feu cette multitude épouvantée, se plaignit comme une biche blessée, en voyant son lionceau au pouvoir de l'ennemi.

Vous est-il arrivé quelquefois, quand vous étiez enfant, de dérober un nid de fauvettes? Avez-vous remarqué alors la pauvre mère de ces pauvres petits oiseaux, voltigeant au-dessus de votre tête, poussant des cris plaintifs, vous implorant, vous suppliant de lui rendre sa couvée, doux fruit de ses amours?

Ainsi, la lionne plaintive et désarmée suivait Isaaco, l'œil fixé sur son lionceau, et l'amour maternel domptait en elle les impérieux besoins de la faim; mais chaque pas, chaque minute l'éloignait de son second petit, qui était resté sous le rocher solitaire... elle s'arrêtait parfois, jetait derrière elle un regard douloureux, et se roulant sur le sable aride, elle semblait implorer la pitié du nègre qui l'avait vaincue en la blessant au cœur.

Cependant la caravane marchait toujours... dans cette âme maternelle le désespoir sembla succéder enfin aux terreurs et aux prières; alors un regard de sombre colère vint rendre aux flamboyantes prunelles de la lionne leur éclat effrayant et terrible.

Isaaco, qui n'avait pas cessé de l'observer,



répondit à son regard furieux par quelques-uns de ces cris particuliers que lui seul savait pousser, et soudain la lionne bondissante, agitant sa queue nerveuse qui fouettait ses flancs palpitants, s'approcha, fixa ses yeux ardents sur les yeux d'Isaaco. Alors il balança dans l'air le lionceau qu'il tenait par la peau du cou; la lionne immobile ouvrit sa gueule large et béante; il lança le petit animal, que la mère reçut dans sa mâchoire ouverte; puis il rejoignit lentement la caravane.

La lionne baisa son petit, qui chercha aussitôt la mamelle nourricière; un instant après elle l'emportait entre ses lèvres puissantes et allait rejoindre son autre lionceau. Le sentiment maternel avait triomphé des instincts brutaux de la chair; la mère affamée, en présence du péril que couraient ses petits, avait oublié sa faim, et isaaco assura que, loin de le dévorer, elle eût léché la main qui lui rendait sa progéniture.

Et dans ce même désert, aux lieux même où les voyageurs rencontraient ce touchant exemple de la souveraine puissance des sentiments maternels, des hommes, des femmes, plus barbares que les animaux féroces, immolaient leurs enfants aux farouches caprices de leurs divinités grossières.

Isaaco fut le compagnon fidèle du malheureux Mungo-Park, qui arriva à Sansanding, le corps épuisé par la maladie, mais l'esprit et le cœur toujours pleins de force et d'énergie. Presque tous leurs compagnons étaient morts en route. Le 16 novembre, le courageux Mungo-Park se décida à se séparer d'Isaaco; il termina son journal, et le lui remit en le chargeant de le faire parvenir en Angleterre. Isaaco se sépara avec douleur de l'intrépide Européen, et plaça auprès de lui, pour le remplacer, un nègre en qui il avait confiance, Amadi Fatouma.

Isaaco s'acquitta heureusement de son message; mais ses pressentiments ne l'a-

vaient pas trompé, il ne devait plus revoir en effet le pauvre voyageur!

Isaaco partit en 1810 du Sénégal, pour venir s'assurer du sort de Mungo-Park et de ses amis. Il franchit le désert; à travers les périls sans cesse renaissants qu'il était habitué à braver, il arriva à Sansanding et y trouva Amadi Fatouma, qui fondit en larmes en le voyant et répondit à toutes les questions d'Isaaco par ces funèbres paroles: « Ils sont tous morts! » En descendant le Niger, Mungo-Park avait été assailli, en face du village de Boussa, par des naturels en si grand nombre, que Park et les siens, après une longue et courageuse défense, avaient cherché la mort en se précipitant dans les eaux du Niger.

L. J.

---

## Revue Littéraire.

---

*Sabine*, roman du XVII<sup>e</sup> siècle, par madame de Bawr; chez Dumont, éditeur, Palais-Royal, 88.

En l'année 1653, madame de Moranges, petite femme courte et grosse, qui ne paraissait pas ses quarante années, habitait une jolie maison bourgeoise de la rue Saint-Antoine, le beau quartier de Paris à cette époque, avec son mari, monsieur Joseph de Moranges, capitaine retraité. Si nous n'observons pas ici le rang de priorité que la loi assigne à l'époux sur son épouse, c'est que, malgré sa taille imposante que soixante années n'avaient point courbée, malgré son air noble et fier, son courage attesté à Rocroy par le prince de Condé lui-même, le capitaine était bien petit et bien humble devant sa femme! Madame de Moranges, sûre de l'amour de son mari, en abusait; d'humeur acariâtre et fantasque, elle exigeait la plus grande soumis-



sion à tous ses caprices, et sans cesse exerçant sur les moindres actions de monsieur de Moranges le despotisme le plus rigoureux, elle voulait être instruite de ce qu'il faisait, où il allait, d'où il venait. Et cependant, dix années auparavant, madame de Moranges n'était que madame veuve Dupuis, lingère du cardinal de Mazarin et de la reine régente : c'est à cette époque que le capitaine l'avait épousée par amour, bien qu'il fût noble, et malgré les reproches de son frère puîné, conseiller à la grand'chambre du parlement de Paris, avec lequel il avait toujours été uni par l'affection la plus tendre et la plus dévouée. A partir de ce mariage, les deux frères avaient cessé de se voir ; le conseiller au parlement mourut, sans s'être réconcilié avec le capitaine, et en laissant une fille. Sabine, tel était le nom de la jeune orpheline, aussitôt après la mort de son père, fut conduite par un ancien ami de sa famille près de mademoiselle de Montpensier, fille du duc d'Orléans et nièce du feu roi Louis XIII, que l'on appelait à la cour la grande Mademoiselle ou simplement Mademoiselle. La princesse se souvint des bons services que le conseiller lui avait rendus en gérant avec habileté ses biens ainsi que ceux de son père, et consentit à garder Sabine auprès d'elle. Monsieur de Moranges, qui aimait tendrement sa nièce, regretta de ne pouvoir lui offrir un asile ; mais la fille du conseiller au parlement avait hérité, dans le cœur de l'ancienne lingère, de toute la haine que celle-ci avait vouée au frère de son mari.

A l'époque où commence cette histoire, la guerre civile connue sous le nom de la Fronde semblait devoir être terminée par le renvoi du premier ministre, le cardinal Mazarin, dont le mauvais gouvernement avait été la cause première de cette révolte ; mais l'agitation des esprits faisait craindre que ce temps d'arrêt ne fût pas de longue durée. C'est au milieu d'une cour où régnaient l'intrigue et l'ambition que Sabine

fut appelée, par sa position nouvelle, à accompagner mademoiselle de Montpensier. La première fois qu'elle pénétra dans ce monde encore inconnu pour elle, parmi tant de seigneurs et de grandes dames au sourire moqueur, au regard hautain, elle aperçut un jeune homme, le chevalier Étienne de Mareuil, dont le regard, toujours fixé sur elle, lui parut doux et aimable ; le lendemain, les jours suivants, elle le revit encore, et l'élégant cavalier devint l'objet de toutes les pensées de Sabine. Étienne de Mareuil, l'un de ces jeunes gentilshommes appelés, à cette époque, du surnom de *raffinés*, n'avait pu voir Sabine, si belle, si modeste, sans éprouver le désir d'attirer à lui le cœur de cette jeune fille sans appui et sans conseil ; c'était un triomphe qui excitait son amour-propre et flattait sa vanité, sans toucher autrement son cœur, fermé aux sentiments vrais et purs. La gouvernante de Sabine avait pour l'orpheline une affection toute maternelle, elle aurait pu guider et protéger son inexpérience ; mais l'esprit de mademoiselle Gervais, nourri de la lecture des romans de l'époque, ne rêvait que grandes passions, dévouements sublimes. D'ailleurs, une tireuse de cartes avait prédit à mademoiselle Gervais que Sabine épouserait un homme riche, titré, jeune, beau et aimant sa femme à l'adoration ; or, par les gens du château, la gouvernante avait appris que Étienne de Mareuil, gentilhomme d'une noble famille, posséderait une grande fortune ; elle savait, par les confidences de Sabine, que chaque soir, aux réunions de la cour, les regards de l'élégant cavalier semblaient toujours s'adresser à elle. C'était plus qu'il n'en fallait pour prouver à mademoiselle Gervais que le chevalier était l'époux que le ciel destinait à l'orpheline. Jusque-là cependant aucune parole n'avait été échangée entre Sabine et monsieur de Mareuil ; mais un soir que plusieurs dames et gentilshommes, rangés en cercle autour



de *Mademoiselle*, jouaient aux jeux innocents, la princesse ayant déclaré que le premier gage sortant ferait une confidence à mademoiselle de Moranges, le sort désigna Étienne de Mareuil. Le chevalier s'approcha de la jeune fille : « Mademoiselle, lui dit-il à voix basse, cette confidence, vous la connaissez déjà : je vous aime ! » Rentrée dans son appartement, Sabine, toute tremblante, raconta à sa gouvernante l'événement de la soirée. Mademoiselle Gervais lui annonça que le chevalier de Mareuil ferait bientôt la demande officielle de sa main, les choses ayant coutume de se passer ainsi.

Cependant, le capitaine brûlait du désir de revoir, d'embrasser sa nièce; mais comment y parvenir sans éveiller les soupçons de madame de Moranges? Le capitaine admettait à sa table et dans son intimité Albert de Varennes, neveu du comte de Varennes, qui, forcé par ses fonctions d'ambassadeur, de rester éloigné de Paris, avait confié à son vieil ami le soin de surveiller l'éducation de ce jeune homme, orphelin dès sa naissance et déjà maître d'une grande fortune. Accueilli et traité comme un fils, Albert n'avait pas tardé à vouer toutes ses affections à monsieur et à madame de Moranges. Parvenu à l'âge de vingt-cinq ans et pourvu par son oncle d'une charge de conseiller aux enquêtes, le jeune magistrat s'était déjà fait remarquer, dans le parlement, par la sagacité de son esprit, la modération de ses opinions; et madame de Moranges, dont la vanité n'était pas le moindre défaut, se sentait bien fière de donner le bras à son jeune ami ou de monter dans sa voiture; aussi monsieur de Varennes était-il le seul qui exerçât quelque empire sur la femme du capitaine. Ce fut donc à lui que le bon monsieur de Moranges eut recours pour favoriser et cacher les visites qu'il voulait faire à sa nièce. Albert connaissait Sabine, bien des fois il l'avait remarquée, lorsqu'elle se promenait

avec mademoiselle de Montpensier, soit au Cours, soit au jardin de Renard, et il n'avait pu la voir sans se sentir épris pour elle de l'amour le plus respectueux.

La guerre civile avait recommencé : les troupes royales, commandées par Turenne, assiégeaient Paris, que défendait le prince de Condé à la tête des partisans de la Fronde; les révoltés faiblissaient, et le roi, qui assistait au combat sur les hauteurs du faubourg Saint-Antoine, se croyait déjà maître de Paris, lorsque Mademoiselle, indignée de l'hésitation de son père, le duc d'Orléans, alors chargé du gouvernement de Paris, fit tirer sur l'armée royale le canon de la Bastille, qui décida de l'issue de cette journée; mais les Frondeurs eux-mêmes n'avaient acheté la victoire qu'au prix du sang de leurs plus braves partisans, et Sabine, qui, placée près de Mademoiselle, sur la plate-forme de la Bastille, assistait au combat, vit tomber Étienne de Mareuil, que des soldats emportèrent loin du champ de bataille. En proie à une horrible inquiétude, elle ne se rassura sur le sort du chevalier que lorsque la bonne mademoiselle Gervais, qui avait consenti à aller visiter le blessé, lui rapporta que les médecins répondaient de sa guérison. Mais le malheur semblait s'appesantir sur Sabine. Le roi, rappelé par le parlement et par le peuple lui-même, que ruinait la guerre civile, allait rentrer dans Paris, d'où la révolte l'avait forcé de s'exiler, et le cardinal Mazarin ne devait pas tarder à reprendre toute son autorité. Les partisans de la Fronde songèrent à la retraite; Sabine apprit que le prince de Condé se disposait à passer en Espagne, avec tous ses officiers, et qu'Étienne de Mareuil, guéri de sa blessure, l'accompagnerait. Elle le revit une dernière fois dans les salons de Mademoiselle; et au moment de se séparer, elle consentit à lui donner un anneau qu'elle tenait de sa mère, et reçut en échange une bague que le jeune gentilhomme prit au hasard parmi celles qui



surchargeaient ses doigts et qu'il avait reçue dans une pareille circonstance.

Le roi avait repris possession des Tuileries; Mademoiselle, l'héroïne du faubourg Saint-Antoine, attendait avec la plus vive inquiétude le sort qui lui était réservé : elle reçut un ordre d'exil dans la terre de Saint-Fargeau, située près de la ville de Blois, où s'était déjà retiré son père, le duc d'Orléans. Sabine ne voulut point se séparer de la princesse, et, par le charme de son esprit, par sa conversation à la fois simple et enjouée, elle réussit souvent à la distraire de ses ennuis et de ses chagrins. Mademoiselle continuait d'entretenir des correspondances secrètes avec le parti de la Fronde, malgré l'ordre formel de son père, qui semblait vouloir s'abstenir désormais des intrigues de la politique. Un jour, un messager du prince de Condé, porteur de dépêches des Frondeurs, put arriver jusqu'à Saint-Fargeau sans avoir été aperçu des espions que le duc d'Orléans avait établis près de sa fille : il importait que le départ de cet homme fût entouré des mêmes précautions; aussi la princesse choisit-elle Sabine pour le guider par des détours connus seulement des gens du château. Ce messager n'était autre qu'Étienne de Mareuil : après une si longue absence, et au moment de se quitter une seconde fois, que de choses à se dire ! Sabine apprit avec bonheur que le chevalier allait rentrer en grâce à la cour; ils parlèrent encore et trop longuement, car ils furent aperçus d'un des agents du duc d'Orléans. Sabine était au désespoir; elle avait, par sa faute, compromis sa bienfaitrice. Quant au chevalier, dont l'esprit égoïste ne comprenait pas que l'on se tourmentât à ce point pour les intérêts d'autrui, il restait muet devant la douleur naïve de la jeune fille, et il s'éloigna sans avoir trouvé un mot qui fût propre à la consoler.

Le lendemain de cet événement, Mademoiselle reçut de son père l'ordre d'éloigner mademoiselle de Moranges : la princesse

voulait résister; mais Sabine aima mieux se sacrifier que d'être un sujet de discorde entre Monsieur et sa fille. Mademoiselle écrivit alors à M. de Moranges pour s'assurer que Sabine serait bien accueillie par sa famille. La réponse ne se fit pas attendre : elle était d'Albert de Varennes; il annonçait que madame de Moranges venait de mourir, et que la présence de mademoiselle de Moranges serait une grande consolation pour le capitaine. « Quel est cet Albert de Varennes ? » demanda la princesse. Sabine se rappela que son oncle, pendant les visites qu'il lui rendait aux Tuileries, lui avait souvent parlé de M. de Varennes comme de son meilleur ami, et elle avait toujours pensé qu'Albert était quelque personnage respectable, contemporain du capitaine. Mademoiselle, adoptant la supposition de Sabine, se souvint qu'un ancien diplomate d'une grande réputation portait en effet ce nom, et sûre que Sabine trouverait près de son oncle de solides affections, elle se sépara de sa jeune amie après l'avoir forcée d'accepter un bon de 20,000 écus sur son trésorier. Sabine couvrit de baisers et de larmes la main que lui tendait la princesse, et s'élança dans le carrosse qui l'attendait pour l'amener à la maison de son oncle.

Madame de Moranges était morte d'un accès de colère; une robe qu'elle attendait pour aller voir dîner le roi n'étant point arrivée à temps, elle entra dans une si grande fureur, qu'il en résulta une attaque d'apoplexie. Mais l'Amour étant aveugle, ainsi que l'aurait dit mademoiselle Gervais, la douleur de M. de Moranges fut grande, et, sans les soins, l'amitié attentive et délicate d'Albert de Varennes, le bon capitaine n'aurait pu survivre à son désespoir. A l'arrivée de Sabine, il l'établit maîtresse dans sa maison, voulut qu'on lui obéît comme à lui, plus qu'à lui. Un appartement avait été préparé pour elle et orné de fleurs par les soins de l'ami de la maison, d'Albert de Varennes. L'heure du



dîner arriva, Albert parut... quel fut l'étonnement de Sabine en voyant, à la place du grave ambassadeur qu'elle s'attendait à trouver auprès de son oncle, un jeune homme élégant, dont la tournure lui parut beaucoup plus distinguée que celle de tous les seigneurs qu'elle avait vus à la cour ! Mademoiselle Gervais le compara au héros d'un de ses romans favoris, et regretta que M. de Mareuil eût été désigné par la tireuse de cartes pour être l'époux de Sabine.

Quant à Albert, il goûtait un bien grand bonheur : voir mademoiselle de Moranges tous les jours, lui parler, c'était plus qu'il n'avait osé espérer ! L'entourer de soins et d'attentions, prévenir le moindre de ses désirs, telle fut désormais sa seule occupation, son seul plaisir. Attachée à Mademoiselle par la reconnaissance, Sabine faisait parvenir à la princesse, au moyen d'une correspondance régulière, toutes les nouvelles qui pouvaient l'intéresser ; c'était Albert qui se chargeait de les lui faire parvenir ; et lorsque, assise le soir près du vieux capitaine, elle se rappelait avec une triste émotion tous les incidents de son séjour à Saint-Fargeau, Albert s'associait avec tant de bienveillance aux inquiétudes qu'elle avait éprouvées, il comprenait si bien tous ses sentiments envers Mademoiselle, que Sabine commença à éprouver pour l'ami de son oncle une affection toute fraternelle.

Cependant Étienne de Mareuil ne donnait point de ses nouvelles : mademoiselle Gervais ne cessait de répéter que de grands obstacles l'empêchaient sans doute de rentrer à Paris ; mais, bien qu'insouciant aux paroles de sa gouvernante, Sabine se laissait aller à une tristesse secrète qui depuis quelque temps avait envahi son cœur et altérait sa santé.

Toujours à l'affût des grandes passions, mademoiselle Gervais n'avait point tardé à s'apercevoir de l'admiration d'Albert pour Sabine ; croyant rendre à ce jeune homme un véritable service, elle se décida à lui

déclarer que ses vœux ne sauraient être agréés, mademoiselle de Moranges ayant donné sa foi au chevalier de Mareuil. Ce fut un coup affreux pour Albert ! Mais lorsque Sabine apprit de sa gouvernante le récit de l'entretien qu'elle avait eu avec M. de Varennes : « Il m'aimait donc ! s'écria-t-elle ; et tu me sépares de lui pour toujours ! » Mademoiselle Gervais demeura atterrée : « N'étiez-vous point engagée avec M. de Mareuil ? reprit-elle avec étonnement. — Engagée ! et par quelles promesses ? par quels liens ? répondit Sabine les larmes aux yeux ; l'échange de deux anneaux doit-il enchaîner à jamais deux existences ? »

Ce jour-là Albert ne vint pas dîner ; le repas fut triste ; la soirée fut triste aussi ; le jeune homme ne parut pas. « Il nous manque, » pensait l'oncle et la nièce.

Le lendemain, et pendant l'absence du capitaine, on vint annoncer que M. de Varennes sollicitait l'honneur d'être admis auprès de mademoiselle de Moranges. Le visage du jeune homme portait l'empreinte d'une profonde tristesse : « Mademoiselle, lui dit-il en entrant, M. de Mareuil est à Paris depuis huit jours. » Sabine pâlit. « Depuis huit jours, continua le comte, M. de Mareuil est marié. — Marié ! s'écria Sabine en se levant, il est marié ! quel bonheur ! — Vous ne l'aimez donc plus ? reprit Albert étonné. — Je ne suis pas bien sûre de l'avoir jamais aimé ! répondit-elle avec franchise ; la première fois que je le vis, je crus à la sincérité de son cœur ; plus tard il fut blessé, j'eus des larmes pour ses souffrances ; il partit, j'appelai de mes vœux son retour... Mais la dernière fois que je le vis, nous avions sans le vouloir compromis ma bienfaitrice : je m'aperçus que je m'étais trompée : nos cœurs ne se comprenaient pas... Depuis cette époque je suis restée sans nouvelles de M. de Mareuil : il ne m'avait jamais aimée ! » Le capitaine entra en ce moment : à la vue de ces visages sur lesquels se peignait un sentiment de joie : « Ou je me trompe fort, pensa-t-il, ou tout



le monde ici me paraît jouer une petite comédie de mariage... Parbleu! nous allons bien voir! Oh ça, dit-il en s'adressant à sa nièce, Brévannes, mon ancien camarade, est venu me demander ta main pour son fils. C'est un parti fort convenable.— J'espère bien, mon oncle, répondit Sabine, que vous avez refusé.— Pourquoi donc?— Je suis résolue à ne point me marier, reprend-elle en baissant tristement la tête; ainsi, refusez M. de Brévannes, mon oncle, refusez tous ceux qui pourraient se présenter... » Albert avait saisi sa main : « Et moi! lui dit-il d'une voix émue, me refuserez-vous aussi? — Vous! répondit Sabine en levant vers lui son doux visage où se peignaient à la fois la joie et la surprise; vous, monsieur Albert!... » Et les deux

jeunes gens se jetèrent dans les bras du capitaine, pour lui demander son consentement à leur bonheur.

Trois semaines après, le curé de Saint-Antoine unissait Albert de Varennes à Sabine de Moranges.

Madame de Bawr, dont le talent vous est connu, mesdemoiselles, s'est proposé de peindre dans ses plus grands détails la guerre de la Fronde; les caractères de tous les personnages qui ont joué un rôle dans la révolte sont tracés avec talent; et le petit drame que nous venons de vous raconter sert de cadre aux événements politiques qui ont troublé le commencement du règne de Louis XIV.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

## Littérature Étrangère.

### SONETTO.

#### I.

O candida angioletta e tutta amore,  
Io già ti vidi come argentea stilla  
Di rugiada nel calice d'un fiore  
Sopra il materno sen dormir tranquilla.

Poi ti vidi in un giorno di dolore (1),  
Inalzando la tremula pupilla,  
Dimemdar semplicità al genitore:  
La madre ov'è? E chi da noi partilla?

Ed or ti veggio colla scorta fida (2),  
Di quella incui non so se maggior sia  
L'ingegno o la bontà, che in lei s'annida.

Correr ti veggio di virtù la via.  
Ah! così fausto il ciel sempre t'arrida,  
Vanto e delizia di tuo padre e mia.

#### II.

E ti vedro nella stagiorn più bella,  
D'anni cresciuta e di virtù più chiara,

### SONNET.

#### I.

O petit ange candide et tout amour, je t'ai  
vue naguère, telle qu'une brillante goutte de  
rosée dans le calice d'une fleur, dormir paisi-  
blement sur le sein maternel.

Puis je t'ai vue en un jour de douleur (1),  
élevant ton regard tremblant, demander naïve  
à ton père : Ma mère, où est-elle? nous a-t-elle  
quittés?

Et maintenant je te vois avec ton guide  
fidèle (2), dont je ne sais si l'esprit surpasse  
la bonté qui s'unissent en lui.

Je te vois suivre le sentier de la vertu. Ah!  
que le ciel te soit toujours aussi prospère, or-  
gueil et délices de ton père et les miennes!

#### II.

Et je te verrai au plus bel âge grandie, ornée  
de rares vertus, simple, retirée dans ton mo-

(1) Ultimo per sua madre.

(2) Sua educatrice.

(1) Celui de la mort de sa mère.

(2) Son institutrice.



Chiusa ed ignara entro pudica cella,  
Molti cuori di te far sospirare.

E forse à scesa dall' istessa stella  
Un' anima di quelle al ciel più care,  
Che riamata amando una novella  
Vita d'affetti ti farà provare.

E ti vedro... ma gli anni e la sventura  
Spinto m'avran sosterra, ed obliata  
Polve sarò sotto una pietra oscura.

Deh! vieni allor, alma diletta e pura,  
E im fiore spargi e una parblla amata  
Del tuo poeta sulla sepoltura.

Prof. GIUSEPPE ARCHANGELI.

deste séjour, faire soupirer pour toi bien des  
cœurs.

Il est peut-être descendu de la même étoile  
une de ces âmes, les plus chères au ciel, qui,  
par un sentiment mutuel, te donnera une nou-  
velle vie d'affections.

Et je te verrai... mais les ans et le malheur  
m'auront enseveli dans la tombe : mes restes  
oubliés reposeront sous une pierre obscure.

Hélas! viens alors, âme tendre et pure,  
viens déposer une fleur et une douce parole  
sur la sépulture de ton poète.

M<sup>me</sup> ELISA VAN-TÉNAC.

### Éducation.

## Blanchefleur de Beauvoir.

LA MADONE.

Les seigneurs de Beauvoir étaient issus de cette vieille chevalerie qui fit en Europe les princes et les rois ; mais tandis que leurs pareils grandissaient en puissance et en dignité, eux voyaient leur fortune aller toujours en déclinant et tomber de catastrophe en catastrophe sans cependant se perdre tout à fait. Ce miracle était attribué dans le pays aux maléfices d'une dame Amalberge, qui, délaissée par un chevalier de cette maison, (quelle science met à l'abri des faiblesses du cœur!) était morte de chagrin. Depuis ce temps, c'était lors de la première croisade, chaque génération de Beauvoir avait vu continuer cette œuvre de vengeance que l'âme en peine de la vindicative Amalberge surveillait avec obstination. Des cris de joie qui n'avaient rien d'humain éclataient sur les tours du château dès qu'un nouveau désastre menaçait cette famille, et le jour où Conrad de Beauvoir abjura la foi de ses pères pour celle de Calvin, ils se firent entendre par

trois fois avec un tel accent de satisfaction que chacun en fut consterné et se demanda ce qui allait advenir. Cependant, l'on ne comprit pas tout d'abord le triomphe d'Amalberge sur cette ancienne seigneurie ; tant la pauvreté y tomba goutte à goutte, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Au moment où commence cette histoire, sire Arnould de Beauvoir, privé d'un bras par suite d'une blessure reçue à la bataille de Moncontour, venait de se marier à Isabelle de Charlus, dernier rejeton d'une noble, mais pauvre famille.

Mutilé, criblé de dettes, léger d'argent, le seigneur de Beauvoir revenait en Dauphiné, décidé à vendre aux Lombards quelques vases précieux, des tableaux et des tentures rassemblés par le goût ruineux de son aïeul pour les objets d'art. Un nouveau désappointement l'attendait dans la cour de son manoir.

En ces temps d'exaltation religieuse, la ferveur des calvinistes sévissait surtout contre les images des saints. Le ministre protestant, tout-puissant à Beauvoir en l'absence du seigneur, pensa ne pouvoir mieux célébrer le retour du maître que par le sacrifice des idoles. Sur son ordre, les tentures, les vases brisés, les tableaux, furent rassemblés sur un bûcher, et le feu mis au moment où sire Arnould et sa femme traversaient le pont-levis. La fumée s'élevait en noirs tourbillons ; le ministre et les as-



sistants chantaient le psaume de la destruction de Babylone; Amalberge criait avec une joie féroce... Sire Arnould s'arrêta terrifié à la vue de ses dernières ressources dévorées par les flammes. Au nombre des peintures sacrifiées par un zèle aveugle, se trouvait une admirable tête de la Vierge attribuée à Léonard de Vinci; placée au centre du bûcher, la toile était en feu; le corps, les mains, les draperies entièrement consumés, la figure seule, préservée comme par miracle, rayonnait au milieu des flammes, et de son céleste regard semblait défier ses bourreaux. Madame de Beauvoir, nouvellement convertie à la foi de Calvin, perdit l'usage de ses sens en voyant celle que sa jeunesse avait invoquée comme la reine des anges triompher ainsi du feu destructeur. Six mois après cet autodafé, madame de Beauvoir donna le jour à une fille. Dès sa naissance, le charmant visage de cet enfant offrait une si parfaite image de celui de la vierge de Léonard de Vinci, que sa mère tremblante ne put s'empêcher de murmurer : *Ave Maria !*

A mesure que les traits de la petite Blanche fleur se développèrent, la ressemblance devint plus frappante, et à seize ans son céleste regard avait une puissance à laquelle tout cédait dans le château de Beauvoir. Deux ans après la naissance de Blanche fleur, le sire de Beauvoir eut un fils que l'on nomma Raoul. Cet héritier fut reçu avec autant de joie que si un meilleur sort et une plus brillante fortune l'eussent attendu en ce monde. Il devait, comme son aïeul et son père, servir la cause protestante; mais, plus heureux, disait sire Arnould, il devait la voir triompher. Longtemps Amalberge resta muette et comme assoupie sur les ruines de ce château silencieux; on allait peut-être l'oublier, quand un jour le clairon résonna de nouveau sous les voûtes des portiques, des chevaux piaffèrent sur les dalles couvertes de mousse de la cour, des toasts retentirent dans la salle du festin... ce jour-là les cris de la sorcière se mêlèrent à ce

bruit : Raoul, armé chevalier, partait pour offrir ses services et son épée à l'électeur palatin.

#### LE MARIAGE.

Le 21 décembre 1586, le baron Hermann de Grossen, capitaine d'une compagnie d'aventuriers, quittait Grenoble après s'être acquitté d'une mission dont l'électeur palatin l'avait chargé auprès des protestants du Dauphiné. Il se rendait au château de Beauvoir, afin, disait-il, d'embrasser sire Arnould, son vieux compagnon d'armes. Hermann avait pris congé de ses amis dans un splendide déjeuner, et se sentait disposé à braver les intempéries d'un premier jour d'hiver que le soleil éclairait à regret; la neige tombait en abondance; le vent d'ouest, tout chargé d'humidité, soufflait par rafales et faisait présager le dégel, sans pourtant diminuer le froid, qu'il rendait encore plus pénétrant. Hermann, échauffé par les vapeurs d'un copieux repas, accueillit le mauvais temps avec l'insouciance d'un soldat. Sa suite se composait d'un valet aussi bien disposé que lui à lutter contre les éléments.

Peu à peu une sorte de torpeur succéda à l'agitation fiévreuse causée par les liqueurs fortes dont le maître et le valet s'étaient abreuvés; ils laissèrent flotter les rênes, et les chevaux aller à l'aventure. La nuit vient vite en cette saison; l'obscurité était déjà si profonde, que le baron se croyait encore au milieu du jour; un hennissement d'effroi et un soubresaut de son cheval le tirèrent de sa léthargie : des loups hurlaient à peu de distance. Hermann, tout à fait dégrisé par cette rencontre, tira au hasard deux coups de pistolet et donna de l'éperon à son cheval. A Grenoble, on avait dit au baron de Grossen qu'il serait chez sire Arnould avant le couvre-feu; mais il était impossible d'apprécier le temps qui s'était écoulé depuis son départ de la ville. Il commençait à craindre sérieusement des'être égaré, quand



Fritz fit remarquer à son maître une lueur rougeâtre suspendue entre le ciel et la terre. Hermann reconnut aussitôt l'un de ces feux que l'hospitalité féodale était dans l'usage d'allumer sur les plus hautes tours pour guider les pèlerins et les voyageurs égarés. Dirigeant leurs chevaux vers ce fanal protecteur, les deux reîtres arrivèrent à un pont-levis, non sans avoir couru le risque de se briser contre les rochers dont la route était semée ou de se perdre dans quelque fondrière.

Dans l'intérieur du château, les habitants jouissaient de ce plaisir égoïste que l'on éprouve quand par un temps détestable on est à l'abri d'un toit et assis devant un bon feu. Deux ormes entiers et les menues branches d'un troisième brûlaient dans une vaste cheminée. Sire Arnould, assis sur son siège féodal, regardait tristement la manche vide de son pourpoint, pendant que madame Isabelle lui lisait à haute voix le livre de Job. A quelques pas de ce groupe, Blanchefleur, assise entre sa nourrice et sa sœur de lait, faisait tourner le fuseau sous ses doigts agiles, tout en écoutant le récit que la vieille Marthe lui faisait à voix basse des derniers avertissements donnés par la vindicative Amalberge.

Plus loin, du côté de la porte, trois hommes étaient occupés à divers travaux. On leur donnait encore dans le château les titres de maître d'hôtel, de sommelier, d'écuyer; mais, hélas! ils n'avaient plus ni cuisine, ni cave, ni écurie à surveiller, et chacun aidait de son mieux à supporter la misère commune.

Le son de la trompe résonnant au pont-levis, produisit sur la famille et les serviteurs l'effet d'une apparition surnaturelle. On n'attendait nul visiteur : la pauvreté a peu de courtisans! La dame de Beauvoir laissa tomber sa Bible sur ses genoux, les fuseaux s'échappèrent des mains de Blanchefleur et de celles de ses compagnes; deux chiens de chasse endormis aux pieds de leur

maître se dressèrent en aboyant; un cri aigu répondit du haut des créneaux à l'appel de la trompe... Amalberge saluait avec joie le visiteur inattendu... Maîtres et valets pâlirent. « Encore! » s'écria le châtelain avec emportement. La trompe sonna plus fort. Les serviteurs tremblants regardèrent leur seigneur pour demander ses ordres. « Ouvrez! dit sire Arnould : mendiants où routiers, je leur défie de rien trouver ici qui puisse les satisfaire. » Un instant avait suffi au vieux gentilhomme pour rentrer en lui-même. Honteux de s'être laissé surprendre partageant des croyances populaires dont il s'était toujours moqué, il ajouta avec un sourire de mépris : « C'est bien la peine de se troubler pour une girouette rouillée qui crie en tournant sur elle-même, et sans doute pour l'arrivée de quelque pauvre pâtre que le fanal a guidé jusqu'ici! Bertrand! allez ouvrir; puisqu'il nous reste l'abri d'un toit à donner, nous ne devons pas le refuser à notre frère dans la détresse. »

L'écuyer obéit à l'ordre de son maître. Avant de sortir, il s'arma, par précaution, d'une masse d'armes, et, comme il tardait à revenir, ses camarades se disposaient à lui porter secours, quand des bruits de pas retentirent sur l'escalier, et bientôt Bertrand reparut précédant Hermann de Grossen, suivi de son fidèle Fritz.

Le baron Hermann entra chez son ancien ami l'air hautain, le feut sur l'oreille, comme il serait entré dans une maison prise d'assaut. Hermann avait alors près de cinquante ans; sa taille était haute, ses membres vigoureux; son crâne carré, selon le type des têtes allemandes, se trouvait à peine couvert de cheveux d'un blond ardent mêlés de quelques fils d'argent. La toilette du baron ne relevait pas sa figure : une cuirasse d'acier, tellement terne, qu'elle semblait de plomb, était lacée sur un justaucorps de buffle auquel il était impossible d'assigner une couleur, tant le frottement des armes, les intempéries des



saisons, l'avaient maculé de nuances différentes. Cependant, malgré son air grossier et sa tenue malpropre, Hermann avait en lui un je ne sais quoi qui trahissait l'habitude du commandement et une condition au-dessus du vulgaire.

Un coup d'œil suffit à sir Arnould pour reconnaître son compagnon d'armes ; et quoique cette visite intempestive lui causât plus de surprise que de plaisir, il lui souhaita la bienvenue avec un ardent empressement. Il n'en fut pas de même de madame Isabelle ; un mécontentement visible se peignit sur ses traits quand elle se vit en face de la nécessité d'héberger ces hôtes incommodes. Un instant elle donna le change à ses préoccupations de ménagère en parlant de son fils et adressant à Hermann de ces questions que le cœur d'une mère seul sait trouver ; mais ce n'était qu'un répit, il fallut de nouveau songer au souper et au gîte ; d'un regard, elle interroge le maître d'hôtel, le sommelier, l'écuyer ; tous trois répondent des yeux ce qu'elle savait aussi bien qu'eux. Rien à l'office, rien à la cave, pas une seule pièce de gibier dans le garde-manger. « Rien ! vous exagerez, leur dit tout bas la châtelaine ; tuez la chèvre et mettez un de ses quartiers à la broche. — Pauvre bête ! murmura Jean, le maître d'hôtel, à qui cet ordre était adressé ; depuis dix ans nous sommes accoutumés à la voir. — N'importe, puisqu'il le faut ; ce rôti servira au souper de monseigneur et de ce gentilhomme ; ma fille et moi, nous serons malades pour nous excuser de ne pas manger de la viande. Tu joindras au quartier de chèvre la pomme et le fromage que je gardais pour les présents de Noël. — Et l'argenterie, noble dame, elle est toute aux mains des lombards. » Madame Isabelle rougit de ce nouvel embarras ; mais prenant promptement son parti, elle inventa une tradition d'après laquelle les dames de la maison de Beauvoir ne s'asseyaient jamais à table en présence d'étrangers ; de la

sorte, la coupe et le hanap de vermeil qui restaient devenaient suffisants.

Passant au sommelier, elle demanda compte de deux cruches de vin nouveau apportées par un vigneron trop pauvre pour payer ses redevances à l'avance. Bertrand répondit : « Il en reste à peine de quoi mouiller les lèvres de ce seigneur, qui me semble terriblement altéré, ainsi que son valet. — Tu en augmenteras la quantité avec l'eau du puits : semblable à celui de Cana, il ne tarit jamais. — Et demain, noble dame ? — Demain appartient à Dieu ; il nous délivrera de cet étranger, ou nous enverra de quoi satisfaire aux devoirs de l'hospitalité. »

Le lendemain, un affreux verglas couvrait la terre, le baron ne pouvait songer à partir, et les habitants de Beauvoir, bloqués par le mauvais temps, se trouvaient menacés de la famine. La brièveté des repas et la légèreté du vin indisposèrent Hermann, et plus encore Fritz, auquel on avait servi de la bouillie de maïs arrosée de l'eau du puits sans aucun mélange ; et le dialogue suivant s'établit entre eux lorsqu'ils se trouvèrent seuls : « Que veut dire ce qui se passe ici, Fritz ? faut-il se fier au proverbe à *père avare*, *enfant prodigue*, et le bonhomme Arnould met-il dans son trésor ce qu'il économise chaque jour sur sa table ? — Je crois plutôt, mon capitaine, que ces gens-ci sont pauvres comme Job, répondit Fritz ; j'ai visité la cave, le grenier, le buffet ; il n'y a rien, absolument rien... quand on a un trésor, bien fin qui le cacherait sous ce toit délabré. — Par le crâne du pape, s'il en est ainsi, où trouverai-je les dix mille écus que cet écervelé de Raoul a perdus au jeu sur parole ? Mais, foi de soldat *de la mort*, s'il faut que je perde mon argent, je mets la maison à sac. »

Cela dit, le baron s'en alla trouver le sire de Beauvoir, et lui présenta d'un air maussade et presque menaçant le fatal billet par lequel Raoul donnait sa parole de gentilhomme que les sommes perdues par lui



au jeu seraient acquittées par son père. Dès les premiers mots de cet imprudent engagement, sir Arnould leva vers le ciel le bras qui lui restait, puis il s'écria : « Malheureux enfant ! il a ruiné le seul des biens de notre maison qui nous restât intact : l'honneur ! A présent, mon brave Hermann, dites-moi combien de temps vous... » Le reître fronça ses gros sourcils blonds, et l'interrompant d'un ton grossier : « Vous vous moquez, je crois ; les termes et délais sont bons avec les lombards ; entre gentilshommes, on paye les dettes de jeu dans les vingt-quatre heures, ou bien on croise l'épée... quand on a des bras, toutefois. — A défaut de bras, le cœur peut suffire, repartit sir Arnould en s'élançant pour prendre sa rapière accrochée au mur. L'issue de ce combat inégal n'était point douteux. Sir Arnould fut bientôt désarmé et le farouche Hermann allait lui offrir la vie à la condition de se déclarer déchu de noblesse et banqueroutier, lorsque Blanchefleur se précipita au-devant de son père, et lui fit un rempart de son corps. Madame Isabelle avait envoyé sa fille écouter derrière la porte, espérant apprendre à son retour que le baron prenait congé.

Hermann Grossen n'avait fait qu'entrevoir Blanchefleur, la veille au soir ; depuis lors, elle se tenait à l'écart avec sa mère, pour les raisons que nous avons dites. Son action, sa beauté, et surtout le céleste regard qu'elle attachait sur celui du reître, percèrent la triple enveloppe que la brutalité, l'avarice, les excès avaient mise autour du cœur d'Hermann. Désarmé par ces charmes si nouveaux pour lui, il parla aussitôt de paix et d'accommodement, offrit d'abord des excuses que sir Arnould agréa la rage dans l'âme et par impuissance de se venger ; mais quand, pour mieux cimenter la paix, le baron proposa de recevoir la dette du frère comme dot de la sœur, les choses prirent un aspect plus riant aux yeux du seigneur de Beauvoir : c'était le moyen de sauver leur maison d'une ruine

complète. Madame Isabelle et sa fille s'y soumièrent sans murmurer : les femmes nobles étant élevées dans l'idée de semblables sacrifices.

Certes, si Blanchefleur eût rêvé l'idéal d'un mari, ce n'eût pas été sous les traits d'Hermann Grossen qu'il lui fût apparu ; si même elle eût été libre de choisir, peut-être eût-elle donné la préférence à un jeune chevalier, fils d'une amie d'enfance de sa mère, et qui, à ce titre, était parfaitement reçu au château, malgré la différence de religion ; mais, dans ce moment, Albert de Génissieux était à la cour de Henri III, et Blanchefleur ne pensa pas une minute à faire lutter contre son devoir le secret sentiment qui se cachait au fond de son cœur. Aussi belle que la madone souriant au milieu des flammes, elle promit sincèrement obéissance et fidélité à Hermann de Grossen, le capitaine des soldats *de la mort*.

Dans ce bon vieux temps, dont nous nous faisons parfois une idée si étrange, un soldat brutal et sanguinaire était chose fort commune, même parmi les plus nobles ; il n'était pas rare non plus d'être alliée pour la vie à un homme ignorant et grossier, ne connaissant que la guerre, n'aimant que le vin et la chasse ; pourvu que son blason fût sans tache, et que personne n'eût le droit ou l'audace de le montrer au doigt comme traître ou poltron, un homme marchait la tête haute, remettant au moment de la mort à compter avec Dieu de ses péchés, par l'entremise d'un capucin qui lui vendait l'absolution, s'il était catholique ; ou seul à seul avec sa conscience, s'il était de la religion réformée. Cette circonstance rendait la tâche difficile à Hermann Grossen, quand par hasard il songeait à la mort ; mais il comptait sur son excellente santé en temps de paix, et sur la vigueur de son bras dans la mêlée pour éloigner le moment de s'acquitter de ce dernier devoir.

Blanchefleur, saintement unie à un homme de noble race, respecté dans la paix, redouté à la guerre, ne trouvait donc



pas d'excuses à la tristesse qui brisait son cœur; elle s'en accusait devant Dieu comme d'une faute, et cherchait, à force de soumission et de respect, à racheter ce qui lui manquait de tendresse pour son mari.

Peu de temps après ce mariage, huit mille lansquenets, sous la conduite de M. de Clairvant, et quinze mille reîtres, commandés par le général Dothena, pénétrèrent dans la Lorraine; le duc de Bouillon les joignit à peu de distance de la frontière. Ce jeune prince, qui avait à peine dix-sept ans, prit le titre de général en chef de cette armée, la plus belle qu'eussent encore soudoyée les princes protestants.

Le duc de Guise et ses Lorrains s'avancèrent à la rencontre des Allemands. Mais abandonnés par Henri III, qui aurait voulu voir les protestants et les princes lorrains détruits les uns par les autres, il ne put rien tenter d'important. Suppléant alors au nombre par l'habileté, ce chef de la sainte union se contenta de harceler l'ennemi et de ruiner en détail ce colosse qui l'eût écrasé dans une affaire générale.

Le baron Hermann marchait à la tête d'une compagnie d'aventuriers, la plus nombreuse et la plus aguerrie qui se fût encore rassemblée sous l'étendard sinistre des soldats *de la mort*. Les chefs de cette troupe se faisaient reconnaître à une plume noire attachée sur leur chapeau; les cavaliers portaient seulement des os en croix et des têtes de mort brodées en blanc sur leurs baudriers noirs. Ces signes de deuil annonçaient à tous qu'Hermann et les siens ne demandaient ni n'accordaient de quartier à leurs ennemis. Confiant dans le succès de la campagne, le capitaine menait sa femme avec lui, et traînait à sa suite de nombreux chariots qu'il comptait bien ramener en Allemagne chargés de butin. Mais sur ce point Blanchefleur, toujours si docile, le contrariait souvent; elle ne pouvait s'empêcher d'être touchée du sort du pauvre peuple pillé, foulé, massacré dans cette guerre où les deux partis, combattant au

nom de la religion, semblaient lutter de barbarie et d'impiété. Forcée trop souvent d'assister à des scènes de dévastation et de pillage, elle dérobaît à son tour l'or que les reîtres venaient de voler, pour donner des secours à de pauvres veuves, à des vieillards riches la veille, réduits maintenant à la mendicité. Parfois même elle était assez heureuse pour empêcher les soldats *de la mort* de mettre à sac une métairie ou un presbytère, et toujours elle demandait pour récompense de ce service qu'on se chargât dans ces maisons des enfants abandonnés qu'elle avait recueillis sur la route.

Hermann murmurait de ces charités qu'il appelait folie; mais les soldats obéissaient tous à Blanchefleur; ils la vénéraient; ils comptaient sur elle; car pour eux aussi elle était secourable: elle bandait leurs blessures de ses mains délicates, et bien souvent désarmait la sévérité de son mari envers ceux qu'il voulait punir, ce qu'il faisait toujours par boutades, sans consulter la justice plus que la charité.

AUNEAU.

Depuis trois mois le duc de Guise tenait en échec cette formidable armée; mais il n'avait pu l'empêcher de pénétrer au cœur de la France. Le duc de Bouillon, docile aux injonctions du roi de Navarre vainqueur à Courtras, s'avancait rapidement vers la Beauce, dont les vastes plaines lui offraient les moyens de déployer sa nombreuse cavalerie et d'écraser son faible ennemi s'il osait venir l'y chercher. Les reîtres se croyaient sûrs de la victoire, d'autant plus sûrs que l'habile tactique du duc de Guise ne pouvait être comprise par ces hommes d'action. Ces soldats mercenaires méprisaient les Lorrains; ils taxaient de lâcheté la prudence de leur chef, et prenaient plaisir à le braver en éclairant leur marche de la lueur sinistre des incendies.

Cependant le jour approchait où le savoir d'un grand capitaine devait l'emporter sur l'ineptie et la présomption du plus grand



nombre, et les plaines de la Beauce, si propices aux succès des reîtres, allaient être témoins de leur défaite.

Il existe entre Orléans et Chartres un ravin boisé de plusieurs lieues d'étendue. La petite ville d'Auneau, placée sur une éminence, domine cette Suisse beauceronne, accident pittoresque dans ce pays plat et découvert. C'était sur ce point, unique à vingt lieues à la ronde, que le chef de la sainte union avait résolu de dresser une embuscade à ses ennemis. D'après ses ordres, le capitaine qui tenait le château d'Auneau vint trouver le général des reîtres, et, sous prétexte de mécontentements inventés, lui offrit de lui livrer cette place sous la seule condition qu'après un simulacre de défense on lui accorderait une capitulation qui lui laisserait l'honneur. Ces sortes de trafics étaient trop communs pour que cette offre excitât la défiance. Cependant le duc de Bouillon voulait la refuser, comme contraire aux plans de campagne du roi de Navarre, dont les instructions portaient de se rapprocher d'Orléans et non pas de Chartres; mais son avis ne devait pas prévaloir dans le conseil. Les Français s'accordaient mal avec les Allemands, et le général Dothena ne laissait échapper aucune occasion de contrecarrer le jeune duc de Bouillon, dont il ne voulait pas reconnaître la suprématie.

Le 6 novembre 1587, à trois heures de l'après-midi, l'armée protestante se présenta devant Auneau; les mauvais chemins avaient retardé sa marche. Selon les conventions, les batteries furent dressées et commencèrent à battre la place. Le château riposta, les bourgeois tirèrent par les meurtrières de leurs murailles : plusieurs hommes furent tués à ce jeu, qui se prolongea jusqu'à la nuit. Le duc de Bouillon et les siens voulaient emporter d'assaut cette bicoque; par cette seule raison, le baron Dothena s'obstina à attendre la capitulation, qui ne fut demandée qu'à sept heures du soir.

La nuit était froide et pluvieuse. Les

maréchaux des logis désespérant de trouver sur ce terrain accidenté un emplacement propice à asseoir un camp, les reîtres se séparèrent. Chaque capitaine logea sa compagnie comme il put, qui dans les rues étroites et montueuses de la ville, qui sur la chaussée, qui dans les petits jardins dont cette chaussée est bordée; les plus forts détachements occupèrent la garenne et les basses-cours du château, où le général entra accompagné seulement de quelques-uns des siens. Le duc de Bouillon se retira à Ablis, ne voulant pas entrer dans une place où le général Dothena devait, selon les termes de la capitulation, être reçu *avec suite*. Ainsi dispersés, les reîtres offraient une proie facile à leurs ennemis; mais si quelques vieux capitaines murmuraient de ces imprudentes dispositions, on se riait d'eux. Le duc de Guise avait été vu le matin même à sept lieues d'Auneau dans la direction d'Orléans; le craindre, c'était se montrer prudent jusqu'à la pusillanimité. Selon leur coutume, les soldats *de la mort* allèrent en maraude hors la ville visiter le couvent et la chapelle de Saint-Remy. Leur capitaine, méprisant un si pauvre butin, les avait abandonnés à eux-mêmes, préférant aux aventures l'hospitalité d'un vieux gentilhomme garde forestier. La maison de messire Évrard était située du côté opposé à Saint-Remy, sur une chaussée pavée qui, à travers les bois, se déroulait vers Orléans. Cette circonstance était importante, et cependant le présomptueux Dothena n'avait pas envoyé une seule patrouille reconnaître cette route.

Chemin faisant Hermann recruta trois convives. Messire Évrard les accepta. « Plus on est de fous, plus on rit, » dit-il en affectant un grand amour de la bonne chère et beaucoup de joie de voir la ville au pouvoir des huguenots. Blanchefleur ne partageait pas la sécurité qu'inspiraient aux reîtres ces faux semblants d'amitié; elle vit avec effroi les apprêts d'un splendide festin qui, pour des Allemands, devait se terminer par



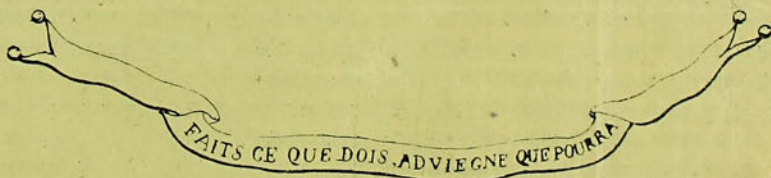
l'ivresse. Les hommes restèrent dans une salle basse, où la table était mise, tandis qu'on lui indiqua pour elle une chambre tout en haut de la maison. Avant de monter l'escalier en spirale qui conduisait à ce logis, elle tenta d'ouvrir les yeux de son mari en lui rappelant les perfides caresses dont l'amiral Coligny avait été victime à la cour de France. « Le temps et le lieu sont bien choisis pour une nouvelle Saint-Barthélemy ! » répondit Hermann éclatant de rire. « Il n'y a dans cette maison qu'un vieillard, sa femme, presque aussi âgée que lui, et une servante, contre quatre des plus braves et des plus vigoureux officiers de l'armée, aidés de Fritz et de deux valets venus pour tenir les chevaux : ajoutez que

fuir ces réflexions qu'elle se reproche, elle ouvre une fenêtre... le bruit redouble en bas ; ses regrets sont chassés par de nouvelles inquiétudes... tant de licence cache un piège... Ce vieillard, sans un intérêt puissant, ne souillerait pas ses cheveux blancs en excitant ses hôtes à la débauche... mais où est le danger ? » Elle regarde en dehors : la nuit est obscure, le vent souffle par rafales ; il fait mugir les arbres, dont les feuilles déjà rares tourbillonnent un instant pour retomber flétries sur la terre. Une heure se passe ainsi ; Blanchefleur commençait à croire que ses craintes étaient chimériques, lorsque, le bruit de la fête cessant pendant une seconde, elle entend, à ne se pas tromper, le pas cadencé d'une troupe nombreuse

N<sup>o</sup> 8.



T t C t T C



je ne dois plus revoir mes chers parents, mon beau pays!... Raoul, Raoul!... que ta fatale passion du jeu me coûte cher ! » Pour

passages souterrains ; le général Dothema est fait prisonnier, et l'artillerie des remparts, foudroyant les reîtres,



nombre, et les plaines de la Beauce, si propices aux succès des reîtres, allaient être témoins de leur défaite.

Il existe entre Orléans et Chartres un ravin boisé de plusieurs lieues d'étendue. La petite ville d'Auneau, placée sur une éminence, domine cette Suisse beauceronne, accident pittoresque dans ce pays plat et découvert. C'était sur ce point, unique à vingt lieues à la ronde, que le chef de la sainte union avait résolu de dresser une embuscade à ses ennemis. D'après ses ordres, le capitaine qui tenait le château d'Auneau vint trouver le général des reîtres, et, sous prétexte de mécontentements inventés, lui offrit de lui livrer cette place sous la seule condition qu'après un simulacre de défense on lui accorderait une capitulation qui lui laisserait l'honneur. Ces sortes de trafics étaient trop communs pour que cette offre excitât la défiance. Cependant le duc de Bouillon voulait la refuser, comme contraire aux plans de campagne du roi de Navarre, dont les instructions portaient de se rapprocher d'Orléans et non pas de Chartres; mais son avis ne devait pas prévaloir dans le conseil. Les Français s'accordaient mal avec les Allemands, et le général Dothena ne laissait échapper aucune occasion de contrecarrer le jeune duc de Bouillon, dont il ne voulait pas reconnaître la suprématie.

Le 6 novembre 1587, à trois heures de l'après-midi, l'armée protestante se présenta devant Auneau; les mauvais chemins avaient retardé sa marche. Selon les conventions, les batteries furent dressées et commencèrent à battre la place. Le château riposta, les bourgeois tirèrent par les meurtrières de leurs murailles : plusieurs hommes furent tués à ce jeu, qui se prolongea jusqu'à la nuit. Le duc de Bouillon et les siens voulaient emporter d'assaut cette bicoque; par cette seule raison, le baron Dothena s'obstina à attendre la capitulation, qui ne fut demandée qu'à sept heures du soir.

La nuit était froide et pluvieuse. Les

maréchaux des logis désespérant de trouver sur ce terrain accidenté un emplacement propice à asseoir un camp, les reîtres se séparèrent. Chaque capitaine logea sa compagnie comme il put, qui dans les rues étroites et montueuses de la ville, qui sur la chaussée, qui dans les petits jardins dont cette chaussée est bordée; les plus forts détachements occupèrent la garenne et les basses-cours du château, où le général entra accompagné seulement de quelques-uns des siens. Le duc de Bouillon se retira à Ablis, ne voulant pas entrer dans une place où le général Dothena devait, selon les termes de la capitulation, être reçu *avec suite*. Ainsi dispersés, les reîtres offraient une proie facile à leurs ennemis; mais si quelques vieux capitaines murmuraient de ces imprudentes dispositions, on se riait d'eux. Le duc de Guise avait été vu le matin même à sept lieues d'Auneau dans la direction d'Orléans; le craindre, c'était se montrer prudent jusqu'à la pusillanimité. Selon leur coutume, les soldats *de la mort* allèrent en maraude hors la ville visiter le couvent et la chapelle de Saint-Remy. Leur capitaine, méprisant un si pauvre butin, les avait abandonnés à eux-mêmes, préférant aux aventures l'hospitalité d'un vieux gentilhomme garde forestier. La maison de messire Évrard était située du côté opposé à Saint-Remy, sur une chaussée pavée qui, à travers les bois, se déroulait vers Orléans. Cette circonstance était importante, et cependant le présomptueux Dothena n'avait pas envoyé une seule patrouille reconnaître cette route.

Chemin faisant Hermann recruta trois convives. Messire Évrard les accepta. « Plus on est de fous, plus on rit, » dit-il en affectant un grand amour de la bonne chère et beaucoup de joie de voir la ville au pouvoir des huguenots. Blanchefleur ne partageait pas la sécurité qu'inspiraient aux reîtres ces faux semblants d'amitié; elle vit avec effroi les apprêts d'un splendide festin qui, pour des Allemands, devait se terminer par



l'ivresse. Les hommes restèrent dans une salle basse, où la table était mise, tandis qu'on lui indiqua pour elle une chambre tout en haut de la maison. Avant de monter l'escalier en spirale qui conduisait à ce logis, elle tenta d'ouvrir les yeux de son mari en lui rappelant les perfides caresses dont l'amiral Coligny avait été victime à la cour de France. « Le temps et le lieu sont bien choisis pour une nouvelle Saint-Barthélemy ! » répondit Hermann éclatant de rire. « Il n'y a dans cette maison qu'un vieillard, sa femme, presque aussi âgée que lui, et une servante, contre quatre des plus braves et des plus vigoureux officiers de l'armée, aidés de Fritz et de deux valets venus pour tenir les chevaux ; ajoutez que dans Auneau les reîtres sont partout dix contre un. Croyez-moi, il ne faut pas chercher d'autres raisons d'un si bon accueil. » En finissant, Hermann engagea sa femme à aller prendre du repos dont elle avait besoin, et se hâta de rejoindre ses amis.

Blanchefleur n'avait personne avec elle pour la servir ; sa fidèle nourrice, qui l'avait suivie depuis Beauvoir, était restée malade en route ; elle s'attendait à voir paraître M<sup>me</sup> Évrard ou, tout au moins, sa servante ; elles ne se montrèrent pas. Ce manque d'égards, quoique justifié en partie par l'urgence des apprêts du souper, augmenta ses appréhensions. Triste, désolée, Blanchefleur ne songea pas à se coucher. Bientôt le vin échauffant les têtes, le bruit de la fête monta jusqu'à elle ; elle entendit les verres se heurter dans de bruyants toasts ; les chansons bachiques, les propos licencieux se mêlèrent à ce tintement. « Voilà, pensa-t-elle, quels seront les loisirs du château de Grossen ! Toujours délaissée, les bruits lointains de l'orgie remplaceront pour moi les sages paroles de mon père, les caresses de ma noble mère, les jeux des amis de mon enfance. Hélas ! hélas ! je ne dois plus revoir mes chers parents, mon beau pays !... Raoul, Raoul !... que ta fatale passion du jeu me coûte cher ! » Pour

fuir ces réflexions qu'elle se reproche, elle ouvre une fenêtre... le bruit redouble en bas ; ses regrets sont chassés par de nouvelles inquiétudes... tant de licence cache un piège... Ce vieillard, sans un intérêt puissant, ne souillerait pas ses cheveux blancs en excitant ses hôtes à la débauche... mais où est le danger ? » Elle regarde en dehors : la nuit est obscure, le vent souffle par rafales ; il fait mugir les arbres, dont les feuilles déjà rares tourbillonnent un instant pour retomber flétries sur la terre. Une heure se passe ainsi ; Blanchefleur commençait à croire que ses craintes étaient chimériques, lorsque, le bruit de la fête cessant pendant une seconde, elle entend, à ne se pas tromper, le pas cadencé d'une troupe nombreuse marchant en bon ordre ; cette troupe s'avance par la chaussée qui conduit à Orléans... le duc de Guise vient surprendre les reîtres ! Avec la même promptitude qu'elle a deviné les secrets de ce grand capitaine, Blanchefleur se précipite vers l'escalier pour donner l'alarme... Il est trop tard ! elle entend une décharge de mousqueterie éclater dans la garenne, et reste clouée à sa place.

Hermann et ses compagnons, arrachés à l'ivresse par cette attaque soudaine, s'aperçoivent seulement alors que leur hôte les a quittés. Ne doutant plus de sa trahison, ils se lèvent en trébuchant, et, l'épée à la main, se précipitent hors de la salle. Vainement ils cherchent à sortir, les portes ont été fermées en dehors, et les barrières qu'elles leur opposent ne sont pas de celles qui se brisent avec le pommeau de l'épée. Excités par le bruit des arquebusades, ils se font des béliers avec les meubles pouvant servir à cet usage, et frappent sans relâche, dans l'espoir d'arriver à temps pour prendre part au combat. En dehors, la mêlée est terrible ! Les reîtres, revenus de leur surprise, vendent chèrement leur vie ; les soldats du duc de Guise sont introduits dans le château par des passages souterrains ; le général Dothena est fait prisonnier, et l'artillerie des remparts, foudroyant les reîtres,



rassemblés dans la garenne et les basses-cours, achève leur défaite. Les habitants d'Auneau, sortis en armes, attaquent les huguenots dans les rues étroites et montueuses, où la cavalerie ne saurait manœuvrer, où les égorgent dans les maisons, au lit, partout où le sommeil et l'ivresse les livrent sans défense. Les paysans, accourus de la campagne, poursuivent les fuyards comme des bêtes fauves; et quand la forte porte en chêne de la maison du garde forestier cède aux efforts désespérés d'Hermann et de ses compagnons... ce sont les Lorrains qui se présentent à eux en criant : « Mort! mort aux hérétiques! »

Du haut de l'escalier où elle s'est arrêtée, Blanchefleur ne perd rien de cet affreux vacarme; les portes qu'on enfonce, l'artillerie qui tonne, la mousqueterie, qui éclate en sons plus aigus, le cliquetis des fers qui se croisent, les imprécations des vaincus, les insultes des vainqueurs... elle entend où elle devine tout. Faible femme, elle ne saurait se mêler au combat; pourtant elle ne songe pas à fuir; ce n'est pas pour elle qu'elle tremble: protestante, fille, femme, et sœur de soldat, elle flotte entre l'effroi d'une défaite et l'espoir d'une victoire impossible. Hermann et ses amis, retranchés au bas de l'escalier, se défendent avec acharnement; mais ils tombent un à un sous les coups des assaillants, qui se renouvellent sans cesse. Blanchefleur peut les compter et les reconnaître aux blasphèmes qui précèdent leurs derniers soupirs. Hermann est resté seul; il monte précipitamment les degrés, fuyant devant ceux qui le pressent; blessé à la tête, le sang coule sur son visage et l'aveugle. Sa femme se précipite au-devant de lui, le prend par la main, et le rejetant derrière elle, dans la chambre, elle se place entre lui et ceux qui le poursuivent. « Je suis mort! » dit Hermann en tombant. Blanchefleur n'en ferme pas moins la porte. Son dévouement est peut-être inutile... n'importe! on passera sur son corps avant d'entrer dans cette

chambre... les battements de son cœur ont cessé avec l'incertitude... elle se présente calme au-devant des meurtriers. Les Lorrains qui, franchissant par-dessus les cadavres, poursuivaient l'un de leurs plus farouches ennemis, surpris par cette apparition, qu'éclairaient les torches que portent quelques-uns d'entre eux, s'arrêtent... les armes s'échappent de leurs mains; il en est qui font dévotement le signe de la croix, comme s'ils se trouvaient en présence de la reine du ciel elle-même. « Qui es-tu? mortelle, ange ou démon? s'écrie l'un d'eux. — Frappez! vous le saurez, répond Blanchefleur avec calme: ange ou démon, je ne saurais mourir. » Les soldats restent interdits: celui qui a parlé songe de suite à tenter l'épreuve; il arme son pistolet, le coup part, la balle effleure les cheveux de Blanchefleur, sans qu'elle-même, étourdie par la détonation de l'arme à feu, se doute du danger qu'elle vient de courir. « Ange ou démon! » s'écrie le ligueur stupéfait, et tous s'enfuient. Au même instant, un homme, frappant à droite et à gauche, foulant aux pieds amis et ennemis, cherchait à se frayer un passage jusqu'à Blanchefleur. C'était Albert de Génissieux. « Je viens d'apprendre, madame, lui dit-il avec émotion, qu'Hermann Grossen était assiégé dans la maison du garde forestier; je savais que le capitaine des soldats *de la mort* vous traînait après lui dans cette fatale campagne... j'accourais pour vous secourir... Dieu, qui vous a déjà préservée, permet que j'arrive à temps pour vous soustraire à de nouveaux dangers. Ah! madame! c'est la plus belle récompense du service que j'ai pu rendre à la cause de l'Église! » Tel fut le récit d'Albert, aussi bon catholique que brave soldat. Les clairons sonnaient déjà pour rappeler les Lorrains sous leur drapeau. Les acclamations du peuple, saluant le duc de Guise, s'élevaient jusqu'au ciel. La défaite des reîtres était consommée: cette belle armée était détruite... et la victoire de Courtras se trouvait contrebalancée.



« Que dois-je faire pour vous, madame ? » continua Albert. Il me serait affreux de vous abandonner ici ; je puis essayer de vous faire conduire auprès de votre frère, qui, je le sais, a rejoint l'armée du roi de Navarre ; mais en attendant, ne me permettez-vous pas de le remplacer près de vous, et de vous mener en lieu de sûreté ? — Non, monsieur de Génissieux ; ce n'est qu'à la paix que nous pourrons nous revoir aussi intimement que par le passé. Aujourd'hui, obtenez seulement des habitants de cette maison qu'ils me laissent enterrer mon mari, dont le corps est là gisant derrière cette porte. Ce soin pieux rempli, je chercherai un asile auprès de quelqu'un de ma religion, jusqu'au moment où je pourrai sans danger retourner au château de Beauvoir. — Béni soit le ciel, Blanchefleur, s'il vous rend à notre Dauphiné, et que bientôt... » Les clairs sonnèrent de nouveau. « Partez, Albert ; le temps n'est point propice aux longs discours. Nous avons l'un et l'autre plus d'un devoir à remplir. Adieu ! faites ce que vous pouvez faire pour moi. »

Quand Albert s'est éloigné, Blanchefleur écoute un instant à travers la porte : le plus profond silence régnait dans cette chambre, sur les carreaux de laquelle Hermann était étendu. Trois fois elle avance une main tremblante sur le loquet, trois fois elle la retire ; enfin, rassemblant son courage, elle entre... La lampe brûlait encore sur la table ; elle la prend, et s'inclinant vers son mari, elle ose le regarder. Hermann avait été atteint à la tête et au visage ; sa figure, enflée et couverte de sang, était méconnaissable. Blanchefleur alla chercher de l'eau et commença à laver ce sang. C'était affreux à voir ! Ce corps inanimé, ses plaies... et cependant, tout en le regardant et pressentant son veuvage, elle ne pouvait s'empêcher de songer qu'elle reverrait bientôt sa mère, qu'elle partagerait encore sa noble pauvreté, et ferait succéder la vie digne et calme du château de Beauvoir au tumulte des camps, au spectacle continu de gros-

sières orgies... que Raoul, l'enfant prodigue, retournerait à la maison de son père, et qu'Albert... En cet instant un faible soupir s'échappa de la poitrine d'Hermann, ranimé par l'eau fraîche dont l'inondait Blanchefleur ; elle tressaillit. Était-ce un reproche des pensées consolantes qui la préoccupaient ? Était-ce vraiment la vie qui revenait ? Elle se penche encore plus, épie un second souffle... Comme elle était dans cette attitude, madame Evrard entra dans la chambre. C'était une femme de haute taille, encore plus flétrie par les chagrins que par l'âge. Albert l'avait décidée, avec beaucoup de peine, à permettre que Blanchefleur rendit les derniers devoirs à son mari, car les guerres de religion lui avaient enlevé deux fils, qui peut-être ne reposaient pas en terre sainte ; deux autres étaient encore sous les drapeaux ; le passage continu des troupes par la Beauce avait ruiné messire Evrard ; de là cette haine profonde, qui, pour se satisfaire, n'avait pas reculé devant la trahison. Cependant dame Elfire, vaincue par Albert, apportait, pour ensevelir Hermann, un drap qu'elle avait secrètement arrosé d'eau bénite. Blanchefleur, la voyant entrer, joignit ses mains, et attachant sur elle un regard suppliant, elle murmura à voix basse ces mots : « Il vit ! » La femme du vieux ligueur s'arrêta stupéfaite ; on lui demandait non plus d'honorer un mort, mais de sauver la vie d'un ennemi de sa foi, de l'un des meurtriers de ses fils, de l'un des auteurs de sa ruine. Elle hésita, regardant tour à tour Blanchefleur et celui pour qui on l'implorait. Si Hermann Grossen eût été un beau et jeune cavalier, capable d'inspirer une folle passion, madame Evrard se fût montrée impitoyable ; mais en comparant ce vulgaire soldat et l'ange qui se dévouait pour lui, elle reconnut cette sainte religion du devoir, qui sanctifie le mariage, et à laquelle elle aussi avait sacrifié ses plus belles années.

Elle posa un doigt sur ses lèvres en signe de silence, puis, ouvrant une retraite



qui communiquait à cette chambre, elle aida Blanchefleur à y transporter le blessé, qu'elles déposèrent sur un lit. Madame Evrard descendit dans le parc chercher des plantes dont elle connaissait la vertu. Blanchefleur déchira le drap en bandes, en compresses, elle fit de la charpie; d'une main délicate, elle rapprocha les chairs, et les premiers appareils furent posés; un cordial préparé par la vieille dame acheva de rendre à Hermann sa connaissance. Il appela Fritz, se plaignit de l'obscurité et demanda de la lumière avec un affreux jurement. Malgré ce que cette circonstance avait d'inquiétant, les deux femmes lui répondirent par un cri de joie n'exprimant pas encore toute celle de leur cœur. L'amour chrétien, plus fort que tout, faisait taire chez l'une son ressentiment contre les hérétiques, chez l'autre la pensée égoïste qu'elle perdait encore une fois sa liberté, sa patrie, sa famille...

Il fallait cacher à tous l'existence du capitaine des soldats *de la mort*; les Beuceurons n'étaient pas encore rassasiés de carnage et de vengeance. Albert de Génissieux venait de partir avec le duc de Guise sans revoir Blanchefleur. Pour autoriser le séjour de cette dernière dans la maison, la femme du garde lui supposa une maladie, et recommençant plus innocemment la ruse du capitaine d'Auneau, feignit l'espoir d'une conversion. Quand il fallut confesser la vérité, on fit briller aux yeux de messire Evrard l'appât d'une riche rançon, qu'en pareille circonstance Hermann n'eût pas hésité à donner s'il eût encore possédé les richesses dérobées sur son passage; mais le butin fait dans la campagne avait été pillé, il ne restait au reître qu'une ceinture renfermant quelques doublons d'Espagne que cachait soigneusement Blanchefleur, l'anneau de mariage de la jeune femme, et une chaîne d'or. La chaîne fut brisée et donnée chaînon à chaînon pour les besoins journaliers; la bague passa de même aux mains de madame Evrard. Ces ressources épuisées, le garde

forestier ne voulut pas loger plus longtemps des hôtes incommodes; mais il ne voulait pas non plus rendre son prisonnier sans rançon; sa femme murmurait aussi; l'héroïsme du premier moment avait cédé la place à la haine et à l'avarice. Un messager fut envoyé vers le roi de Navarre, réclamer la solde promise aux reîtres lors de leur sortie d'Allemagne. A cette requête, M. de Rosny haussa les épaules, et répondit, au nom du Béarnais, que ce prince n'ayant pas une obole dans ses coffres à donner aux vainqueurs de Courtras, il n'en trouverait pas pour payer les malencontreux vaincus d'Auneau. Raoul de Beauvoir, dont le messager devait aussi s'informer, n'était pas à l'armée; on le croyait enfermé à la Châtre, que les ligueurs assiégeaient. Après d'aussi fâcheuses réponses, il ne restait plus de chances à Hermann que le cachot ou le gibet: mais les arbres de la forêt rompaient sous de pareilles charges; les prisons du château étaient encombrées de captifs. On se borna à chasser Hermann Grossen et sa femme, les laissant libres de gagner l'Allemagne en mendiant. La misère n'était pas le plus grand malheur du capitaine des soldats *de la mort*... il était aveugle!

Lorsque Hermann, guidé par Blanchefleur, quitta la maison du garde forestier, l'hiver sévissait dans toute sa rigueur; la neige et le verglas couvraient la terre comme un an auparavant, lorsqu'il était arrivé au château de Beauvoir; mais quelle différence! alors les éléments même ne pouvaient l'arrêter; il parlait en maître dans Beauvoir, il allait entrer en France en conquérant... maintenant mutilé, il lui faut suivre des routes inconnues, et regagner son manoir de Grossen, n'ayant pour tout bien que quelques pièces d'or habilement soustraites à la rapacité de ses hôtes.

Blanchefleur accepta sans murmurer la tâche qui lui était imposée; elle conduisait son mari avec toute la patience et l'affection d'Antigone pour le coupable Oedipe. L'excès même de ses malheurs lui



donnait la force de les supporter. La lutte contre le sort a quelque chose de l'émotion du champ de bataille, elle enivre... ce n'est qu'après l'action que l'on sent ses blessures ! Madame de Grossen était encore soutenue par une sorte de tendresse que jusque-là elle n'avait pas éprouvée pour Hermann : il est impossible de ne pas aimer l'être auquel on se dévoue.

Chez les catholiques, il lui fallait cacher avec soin son rang et sa religion. Hermann se donnait pour un Flamand au service du roi d'Espagne; mais le plus souvent il feignait de ne pas entendre les questions qu'on lui adressait, afin d'éviter d'y répondre. Chez ses coréligionnaires, c'était différent, il se faisait connaître, et ceux-ci venaient en aide au baron de Grossen et à la noble fille des preux. Dans plusieurs villes on chercha à les retenir; Hermann refusa. Il n'aspirait qu'à retrouver sa patrie; une sorte de fièvre superstitieuse le poussait vers la frontière, et ce pénible pèlerinage se poursuivait à travers des périls sans cesse renaissants. En Lorraine, le capitaine des soldats de la mort et sa compagne furent reconnus heureusement par des cœurs reconnaissants, et Blanchefleur trouva du pain dans une chaumière où grâce à elle les reîtres en avaient laissé.

Ils atteignirent ainsi les bords du Rhin; les émanations du fleuve rendirent au vieux Teuton toute son énergie; il voulut se baigner dans ses flots, malgré le froid de la saison. Il plongea à plusieurs reprises, y lava ses yeux avec une sorte de frénésie sauvage; mais l'épreuve étant inutile, il retomba découragé en murmurant : « La nuit, toujours la nuit ! »

Sur l'autre rive, le baron et la baronne de Grossen retrouvèrent leur rang et leur fortune. Blanchefleur put se vêtir de robes de soie, charger ses doigts de bagues; et cependant ce fut de ce jour où la résignation à son sort devint admirable et vraiment chrétienne. Entourée de tous les biens de la vie matérielle, privée de tous ceux de l'âme, elle dut immoler bien des murmures

au pied de la croix du Christ; mais semblable à ces artisans laborieux qui attendent le repos et le bien-être de l'accomplissement de leur tâche, elle persévéra dans la sienne.

Éloignés de leurs deux enfants, le sire de Beauvoir et madame Isabelle sa femme vivaient tristement dans leur château délabré. Raoul, s'il n'était pas moraliste exemplaire, combattait vaillamment sous les drapeaux du Béarnais, dont il sauva la vie dans une rencontre où le roi, s'étant imprudemment aventuré, ne pouvait manquer de succomber sous le nombre. Tout faisait donc espérer à sir Arnould que ce fils, cause de tant de chagrins, était appelé à relever la splendeur de sa maison... lorsqu'on reçut la fatale nouvelle de sa mort : il venait de succomber en héros dans un combat où la victoire avait été due à sa vaillance : Henri IV l'écrivait de sa propre main au malheureux père. Avec Raoul finissait la descendance masculine du parjure amant d'Amalberge; l'ombre vindicative était enfin satisfaite : le jour où la funeste nouvelle fut apportée au château de Beauvoir, la tour du haut de laquelle Amalberge saluait les désastres de cette famille acheva de s'écrouler, et depuis lors on n'entendit plus ses cris. Le pasteur s'efforça en vain de faire comprendre à ses ouailles que, sans doute, la prétendue Amalberge n'était autre qu'un écho renfermé dans cette vieille tour; on fit semblant de le croire; mais on remarqua tout bas que depuis ce jour la fortune cessa de persécuter les Beauvoir : sir Arnould reçut l'héritage d'une arrière-cousine. Dieu, pour récompenser Blanchefleur de son dévouement à son époux, lui avait accordé des enfants, qu'elle fit élever saintement; elle devint veuve, et revit enfin ses parents et le château de Beauvoir. A cette époque, les bienfaits du roi Henri vinrent trouver le vieillard, toujours inconsolable de la mort de son fils unique, et donner le change à ses douleurs en lui permettant de faire passer à l'un des fils da



Blanchefleur la seigneurie de Beauvoir érigée en marquisat par lettres patentes de 1604. Tant de biens et la présence de Blanchefleur adoucirent les derniers jours du marquis et de la marquise de Beauvoir, qui vécurent assez pour voir Hermann, baron de Grossen et Raoul de Beauvoir, les deux fils de Blanchefleur, devenus de beaux cavaliers qui joignaient la bonté et les vertus de leur mère à la bravoure un peu sauvage de ceux dont ils portaient glorieusement les noms. A l'arrivée de Blanchefleur au château de Beauvoir, un bruit étrange cir-

culait dans le le pays : Albert de Génissieux, marié à l'une des plus jolies personnes de la cour, s'étant cru trompé par sa femme, l'avait reléguée dans son château, où elle se mourait de consommation, mal étrange, encore inconnu dans le Dauphiné. Blanchefleur, en écoutant ce récit, embrassa sa fille et ses deux fils en disant à sa mère : « J'ai été plus heureuse, moi ! — Par la grâce de Dieu, qui t'a faite sage, » lui avait répondu madame Isabelle.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

## Le Riche.

Nous jointions le saillant d'une vieille toiture ;  
Il passait sous nos pieds, dans sa belle voiture ;  
C'était un beau jeune homme, un riche désœuvré.  
Il avait épuisé tous les plaisirs du monde,  
Et par les gais refrains, dont notre voix abonde,  
Son pauvre cœur était navré.

Notre joie irrita tellement son envie,  
Qu'il vint nous demander, un jour, pourquoi la vie  
L'abreuvait de dégoûts, d'ennuis à chaque pas,  
Tandis qu'elle coulait, pour nous, pleine et légère.  
Nous lui criâmes tous du haut de l'étagère :

« C'est que tu ne travailles pas ! »

*Le Chantier, poésies par Charles Poncey, ouvrier maçon.*

## Revue des Théâtres

LES ANGLAIS EN VOYAGE, vaudeville en un acte, par MM. Davrecour et Arverse.

*Une salle d'auberge sur la route de France en Italie.*

Maître Moulinot avait pour enseigne : *Hôtel de Savoie*, ce qui ne lui amenait que des *Auvergnats*, improprement appelés *Savoyards* ; il désirait changer cette

enseigne, lorsque le hasard lui envoya un jeune peintre nommé Casimir. Moulinot avait une jolie nièce, Rose ; Casimir l'aima ; Rose l'aima à son tour ; l'artiste s'oublia trop longtemps dans l'auberge, si bien qu'au moment de partir il devait une somme de 82 fr. 50 cent. Voulant s'acquitter envers son hôte, il lui peignit pour enseigne un *cheval blanc*, d'après un croquis qu'il avait fait en Angleterre de *miss Arabella*, la célèbre jument des courses d'Epsom. Casimir continua son chemin vers l'Italie,



dans l'espoir de compléter son talent et de revenir épouser Rose. Rose l'attend, et Moulinot a suspendu son *Cheval blanc* au-dessus de la porte de son auberge. Afin de l'emporter sur l'auberge du *Cheval noir*, son rival, et de recevoir des Anglais, il a fait rebadigeonner sa façade, il a fait écrire d'un côté : *English spoken here*, ce qui, dit-il, signifie *Chambres meublées*, et de l'autre : *Furnished appartements*, ce qui signifie *Ici l'on parle anglais*; ainsi traduit le brave homme, et il force Rose à étudier la grammaire anglaise. La pauvre petite en est à *the father — of the father — to the father*, et se désespère de ne pouvoir venir à bout d'apprendre cette langue si difficile. Un an s'est écoulé; Rose attend toujours Casimir. Moulinot dit qu'il ne consentira pas à ce que la nièce d'un aubergiste épouse un mauvais barbouilleur, et que d'ailleurs il ne reviendra pas. On entend chanter ces paroles de l'opéra de *Guido et Ginevra* :

Hélas! elle a fui comme une ombre,  
En me disant : je reviendrai!

C'est Casimir, portant la blouse et la casquette du peintre en voyage; il est gai, heureux! Il salue Rose, tend sa main à Moulinot, et va pour s'asseoir comme s'il était déjà de la maison; mais l'aubergiste lui retire sa chaise : « Qu'est-ce que vous voulez? lui dit-il. — Il y a un an, répond Casimir, je n'étais qu'un pauvre rapin, sans nom, sans fortune; j'ai été chercher du génie dans le pays où on n'a qu'à se baisser pour en ramasser... à ce que disent ceux qui n'y ont pas été. — Comment! vous auriez ramassé du génie? demande l'aubergiste étonné. — Je n'en sais rien; mais en attendant, j'ai récolté une jolie petite moisson de ducats, de florins et de guinées, en faisant la copie des originaux de toutes nations que j'ai rencontrés : je dépose le tout aux pieds de votre charmante nièce; vous me la donnez, merci! embrassons-nous... et que cela commence!

— Ta, ta, ta! comme vous y allez!... Mais j'aime ce caractère franc; je vais vous répondre de même... Vous n'aurez pas ma nièce. » Les deux jeunes gens le prient, le supplient. « D'abord, ajoute Moulinot, ma nièce n'a pas de dot. — Je travaillerai pour deux, répond Casimir. — Donner la nièce d'un aubergiste de première classe au premier venu! — Après ce que j'ai fait pour vous! une enseigne magnifique! — J'aimerais mieux mes 82 fr. 50 cent. — Les voilà, dit Casimir en lui remettant cette somme; je remporte mon œuvre. — A la bonne heure; sortez de céans! — Comme oncle vous avez le droit de me refuser votre nièce; mais comme voyageur j'ai le droit de me loger ici. » Il s'assied à une table, demande un beefsteack, lit le journal; et Rose court à la cuisine en criant : « Un beefsteack pour le n° 1! » Moulinot ne savait comment se débarrasser du peintre, lorsque Gaspard, le postillon entre. « Je conduisais un peu crânement, dit-il, une famille anglaise, lorsqu'à l'entrée du village... patatras!... la plus belle berline que j'aie encore versée!... mais on sait verser son monde!... pas une égratignure!... mes Anglais sont chez le charron, et je viens vous prévenir qu'ils retiennent votre hôtel *toute entière*. — Je présume que c'est au moins un mylord? — C'est un pair de France d'Angleterre. Voici leurs passeports qu'ils m'ont donnés pour faire inscrire leurs noms sur votre registre. » Moulinot prend ce prétexte pour chasser Casimir; il lui dit : « Lord Archibald Flamborough, pair d'Angleterre, lady Pénélope Flamborough, son épouse, pairesse d'Angleterre, sir Arthur Flamborough, leur neveu, futur pair d'Angleterre... retiennent mon hôtel *toute entière*. — Comment! votre hôtel *toute entière*? répète Casimir d'un air moqueur. — Oui, monsieur, mon hôtel *toute entière*... je crois que je parle français?... vous m'avez oui?... sortez! — Puisque vous me chassez, je pars! » Rose, qui entraînait, entend ces derniers mots, et se



désolé. Casimir la regarde avec douleur et s'écrie : « Quelle idée ! *Espérance, confiance*, comme dit la chanson, murmure-t-il bas à Rose. » Puis il sort en chantant ces vers de l'opéra de *Charles VI* :

Guerre aux tyrans ! jamais, jamais en France,  
Jamais l'Anglais ne régnera !

Mais Rose pleure ; elle ne voit pas quelle espérance elle peut avoir ! Jacques vient avertir son maître qu'un jeune Anglais demande à lui parler. « Sèche tes yeux, dit-il à Rose, et apprête-toi à bien recevoir ces nobles étrangers. — Non ! je ne ferai rien pour ces Anglais, je les déteste... » Jacques lui parle bas. « Le jeune Anglais... c'est Casimir, mademoiselle ; il m'a payé pour que je sois dans ses intérêts. » Rose change subitement d'idée, et court exécuter les ordres de son oncle, qui dit à Jacques : « Va acheter du tilleul pour faire du thé aux Anglais. — Est-ce qu'ils sont malades ? s'écrie-t-il. — Imbécile ! les Anglais prennent toujours du thé... c'est le fond de leur cuisine, avec les pommes de terre. » Le garçon s'éloigne. Casimir arrive, coiffé d'une perruque blonde ; il porte une petite veste ronde, son col est rabattu, ses manchettes sont relevées, il tient un parapluie : « C'est vous qui étiez monsieur l'auberge du *Poney blanc* ? — Oui, mylord, du *Cheval blanc*. — J'ai dix-huit ans ; on ne dirait pas que je suis aussi vieillard, n'est-ce pas ? Il y a un an que j'ai fini mes études à l'université de Cambridge ; mon oncle et ma tante, afin de perfectionner mon éducation, m'ont fait voyager dans toute l'Italie. Vous la connaissez, l'Italie ? — J'en ai souvent entendu parler. — Nous avons commencé par Naples, monsieur l'auberge. — Ordinairement c'est la fin du voyage. — Taisez-vous ! Les Anglais est un peuple libre ; ils commencent par la fin, et ils finissent par le commencement. ... quand ça lui faisait plaisir. — Vous en avez le droit. Belle ville que Naples ! vous avez vu le... et puis la... à gauche?... — Je n'avais pas vu. L'au-

berge, il avait une jolie femme ; elle m'a appris l'italien pendant trois mois, sans sortir de l'hôtel. — Peste ! — Taisez-vous ! De là mon oncle et ma tante m'avaient conduit à Rome, monsieur l'auberge. — Vous avez vu ses ruines, ses monuments, le... et puis la... à droite ? — Je n'ai rien vu. L'auberge, il avait une jolie sœur ; je lui ai appris l'anglais. — Vraiment ! — Taisez-vous ! De là nous sommes allés à Florence. — Je ne vous demanderai pas si vous avez vu le... et puis la... ce sont de si belles choses ! — Je avais pas vu. L'auberge il avait une jolie nièce... on m'a dit que vous avez aussi une jolie nièce. — Elle est très-laide. » Répond Moulinot, qui voudrait déjà que cet Anglais fût bien loin. Rose paraît. « Ah ! vous m'avez trompé, elle est jolie, s'écrie le jeune gentleman en colère ; je vais boxer vous ! » Il donne de bons coups de poing à l'aubergiste et s'éloigne en lui disant : « Taisez-vous ! » Rose s'était sauvée. On entend du bruit ; c'est Casimir qui arrive en vieil Anglais, portant un costume de voyage et un parapluie à la main. Lord Flanborough commande quatre couverts. « Je croyais que mylord ne voyageait qu'avec sa femme et son neveu, répond Moulinot. — Je voyage avec un ami à moi ! Freychütz, un membre distingué de la société des naufrages. — Un fonctionnaire public ? — Un chien de Terre-Neuve, qui a obtenu une mention honorable à la dernière séance de la société pour avoir sauvé un midshipman. — Vraiment ! — Il était tombé à la mer, et Freychütz, en le ramenant à bord, le tenait si bien qu'il lui avait enfoncé ses dents dans le cou... long comme ça ! — Mais il l'avait étranglé ! — Il était toujours pas noyé. Freychütz est un charmant animal... vous lui mettez une serviette. Avant donnez-moi votre carte. » Moulinot en a quadruplé les prix et les voit réduire à leur juste valeur. « Vous marchandez ! dit-il avec surprise, vous qui êtes d'un pays où l'on donne les guinées à poignées. — C'était vrai dans les comédies ; et d'ailleurs, je voulais pas être... comment



vous dites ce mot?... *enfoncé*... par les Français; je leur en voulais beaucoup; ils avaient fait une chanson sur le grand Marlborough. — Oui, elle est très-gaie. — Je trouvais pas, moi. » Il récite d'un ton phlegmatique :

Marlborough s'en va-t-en guerre,  
Miron-ton ton ton mirontaine...

« Qu'est-ce que cela, miron-ton ? — C'est le refrain. — Non; j'avais cherché dans mon *Pocket-Dictionnary*, et j'avais trouvé : MIRON-TON, *un petit ragout de bouilli avec des oignons*, et je voulais pas que le plus grand guerrier de mon pays il soit bouilli avec des oignons. » Jacques accourt tout effaré dire à son maître que Freychutz a déjeuné avec Moumoutte. « Ça devait faire un charmant tableau, répond l'aubergiste. — Mais il a tordu le cou à votre angora, il l'a mangée ! s'écrie le garçon. — Ça n'est pas possible ! — Si, répond mylord, Freychutz il n'était pas comme les autres chiens, il aimait beaucoup les chats... à son déjeuner. — Mais c'est indigne ! Vous me payerez ma chatte, mylord ! — C'est juste ! Voilà trois francs ; je payais pas les chats plus de trois francs : c'est le cours ; j'ai des reçus de toutes les places de l'Europe. » Il ordonne à l'aubergiste de le faire servir ; celui-ci refuse. Je suis calme, répond mylord, je vais vous casser les reins. Il entre dans une chambre, et le pauvre Moulinot va donner des ordres pour qu'on le serve ; mais il voudrait encore que cet Anglais fût bien loin. Rose lui annonce que mylady vient d'arriver, qu'elle est aussi généreuse que son mari est avare. « A la bonne heure ! s'écrie Moulinot ; je vais donc voir enfin une véritable Anglaise ! » Casimir entre avec des habits de femme, une ombrelle à la main. Mylady annonce qu'elle réparera toutes les lésineries de son mari, qu'elle payera dix fois, vingt fois plus ! « Vous ne devez guère vous entendre avec mylord, lui dit l'aubergiste. — Ah ! vous voyez une emme bien malheureuse ! Depuis vingt

ans que je suis son épouse... — Vous paraissez à peine... — J'avais marié moi à onze ans... je suis née dans l'Inde anglaise. Vous ne connaissez pas ce pays ? — Je ne connais de l'Inde que des marrons, de gros oiseaux tout noirs qui font glou glou, et des petits animaux avec des taches jaunes et noires qui font couik couik. — Jugez de mon chagrin quand il m'a fallu venir dans le Angleterre, où le soleil ne brillait que par son absence, et n'avoir que douze valets et une quinzaine de chevaux, moi qui, à l'âge de cinq ans, avais vingt éléphants et quarante domestiques... Mais j'avais fait venir deux mignonnes petites bêtes, un lion et un tigre, qui voyagent avec moi ; ils étaient doux comme des moutons, excepté quand ils avaient faim. Je me souviens qu'à Inspruck l'aubergiste avait oublié leur dîner, ils l'ont mangé. — Le diné ? — L'aubergiste. — Ah ! mon Dieu ! — A Livourne, ils avaient mangé deux. — Deux dîners ? — Deux aubergistes. La grimace qu'ils faisaient entre les pattes de ces petits animaux, c'était drôle... — Et vous ne l'avez pas empêché ? — Ils auraient mangé moi ! Mais j'ai fait mettre les aubergistes sur la carte. Allez leur donner la nourriture : ils n'ont pas mangé depuis deux jours. — Merci !... pour qu'ils m'avalent. — Je payerai vous ! Combien que vous estimez vous ? — Je ne m'estime pas ! s'écrie Moulinot effrayé. Vous allez, madame, me faire le plaisir de vous en aller tout de suite, et d'emmener vos animaux. Je loge à pied et à cheval, je ne loge pas à tigre et à lion. — Je me plaindrai à mon ambassadeur, » s'écrie mylady. Moulinot la prend par le bras pour la faire sortir. « Un homme qui ose porter la main dessus moi ! » s'écrie-t-elle, feignant de s'évanouir ; et dans le moment où il va pour lui porter secours, elle lui donne un soufflet, et s'en va en le menaçant. Moulinot n'était pas encore remis de sa stupeur, le postillon lui apporte une lettre de la part des Anglais, qui sont allés loger au *Cheval noir* au lieu de venir au *Cheval blanc*.



« Quels sont donc ceux qui sont logés ici ? » s'écrie le pauvre aubergiste, n'y comprenant rien. Il renvoie le postillon et lit cette lettre : « Monsieur l'aubergiste, si je voyage, c'est pour m'instruire et surtout pour apprendre la langue du pays que je parcours. Ainsi, en voyant sur votre porte *English spoken here* et *Furnished appartements*, je n'ai pas voulu d'un hôtel où l'on ne parle qu'une langue que je crois savoir suffisamment, j'ai préféré votre voisin, le *Cheval noir*. » Mais si tous ces Flambo-rough sont au *Cheval noir*, ceux qui sont ici, qu'est-ce que c'est donc ? s'écrie Moulinot. Je sens mes cheveux se dresser sous mon bonnet de coton ! (*Reprenant sa lecture.*) « Quant aux dépenses que vous avez pu faire pour ma réception, une circonstance heureuse me permet de vous en indemniser largement. Tout à l'heure, de ma fenêtre, j'ai reconnu sur votre enseigne *miss Arabella*, ma jument chérie, morte il y a six mois. Il ne me convient pas que le seul être que j'aie véritablement aimé serve d'enseigne à une auberge : je vous en offre deux mille francs. » Ah ! mon Dieu ! s'écrie Moulinot, Rose ! Jacques !... » Rose et Jacques accourent. « Qu'on m'amène les trois Anglais ! — Les voici, dit Casimir en entrant. (*Il prend la voix de mylady.*) Ah ! vous voyez une femme bien malheureuse ! (*La voix du vieil Anglais.*) Je payais pas les chats plus que trois francs ! (*La voix du neveu.*) Ah ! vous avez une nièce très-jolie ! — Comment ! c'était vous ? dit Moulinot étonné. — Mis à la porte pour des étrangers, je me suis permis cette petite charge d'atelier en manière de revanche... J'oublierai votre nièce que vous me refusez ; je pars, n'emportant que le souvenir de votre inhospitalité et mon tableau que je vous ai racheté. » Mais les yeux de l'aubergiste se sont ouverts ; Casimir est un peintre de talent. « Ne décrochez pas votre tableau, lui dit-il avec intérêt, ne partez pas ! Moi, congédier un compatriote, un artiste ! — Comment ! vous ne m'en voulez pas de

cette plaisanterie ? — Je la trouve très-spirituelle. Vous aimez ma nièce... je vous la donne avec deux mille francs. » Rose est étonnée d'avoir une dot ; Casimir est reconnaissant de la générosité de l'aubergiste... mais cela s'explique. Le postillon apporte les deux mille francs de lord Flambo-rough pour payer l'enseigne. « Ce n'est pas tout, ajoute Gaspard : mylord a su que le peintre était dans votre auberge, il veut l'emmener avec lui pour lui faire faire un tableau de 37 pieds de long sur 18 pouces de large. — Comment ? s'écrie Casimir. — Non, reprend Gaspard, 37 pieds de large sur 18 pouces de haut. — Je cours m'en expliquer avec lui, dit Casimir. — C'est inutile ! ça l'a décidé à venir loger ici avec sa famille. Il n'y met qu'une condition. — Laquelle ? s'écrie Moulinot, craignant encore de ne pouvoir loger de vrais mylords. — C'est que vous ne lui parlerez pas anglais. — Il peut être tranquille, » répond avec joie l'aubergiste.

Et tous courent au-devant de la famille anglaise, qui en ce moment arrive à l'hôtel du *Cheval blanc*.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

## EXPOSITION

### DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Troisième et dernier article.

Si vous le voulez, mesdemoiselles, nous terminerons notre revue par l'examen des produits des arts manuels exercés la plupart par des femmes.

Les dentelles, comme vous le pensez bien, ne sont pas restées en arrière dans ce congrès de toutes les richesses unies à toutes les élégances. Il y a en points d'Alençon et en applications de Bruxelles des volants d'un mètre de haut, des écharpes, des robes entières. Viennent ensuite les Valenciennes, les points de Paris, les blondes de fil, à la portée des moindres fortu-



nes; enfin, des imitations, presque aussi belles que les dentelles véritables. Les dentelles noires ne le cèdent en rien aux blanches, il y en a à tous prix : inutile de vous dire que les plus chères sont les plus belles. Devant plusieurs étalages, il y a des femmes assises, leur tambour sur leurs genoux, faisant courir entre leurs doigts agiles les fuseaux avec lesquels elles forment le réseau délicat de la dentelle; la foule les observe avec intérêt; mais où le travail féminin se montre le plus surprenant c'est dans la broderie au plumetis. Les fées ne sont plus des êtres imaginaires pour qui-conque a vu les robes et les mouchoirs brodés à Paris et à Nancy. L'une de ces robes, mesdemoiselles, a, au bas et sur le devant, une broderie d'un dessin riche et délicat, à la fois plumetis et point d'armes, comme on les fait à présent, haut de plus de cinquante centimètres, dont tous les intervalles sont remplis par des points de dentelle à fils tirés, de sorte que l'on croit que les jours forment le fond sur lequel on a brodé. La fabrique de Nancy offre un mouchoir aux coins duquel on a représenté, au point d'armes, quatre vues des bords du Rhin. Puis, à côté de ce chef-d'œuvre d'adresse et de patience, s'étalent les plus charmantes inventions : des broderies en paille sur mousseline de l'Inde ou sur crêpe blanc; des broderies en papier de couleur du plus charmant effet; d'autres broderies sont faites avec des ailes de scarabées, attachées par quelques points de soie. Les imitations ne manquent pas non plus. On brode le crêpe de Chine, soit en dessin d'une seule couleur, soit nuancé, aussi bien que dans le pays, et de même sans envers.

Tous les genres de tapisserie sont représentés aux Champs-Élysées. Il y a, exécutées au petit point et au point des Gobelins, des figures et des fleurs pour meubles, lambrequins, portières et paravents; ce sont de véritables tableaux dont les teintes se fondent comme dans la peinture. Pour le gros

point carré, on réserve les teintes plates, les dessins orientaux auxquels on mêle l'or, l'argent et la soie; on fait ainsi des coussins, des tapis de table, des pantoufles. Pour faire de belles tapisseries, il faut de belles laines et des nuances en quantité; on ne compte pas moins de dix à douze dégradations pour chaque couleur; il faut aussi un bon métier... Sa Majesté la Reine s'est arrêtée devant le numéro 3376, et j'ai dû à cette circonstance l'avantage d'assister à la démonstration d'un métier à broder, du mécanisme le plus ingénieux, dont je m'empresse de vous faire part, après m'être promis d'en profiter pour moi-même. Les longs bâtons du métier qui reçoivent le canevass, ou toute autre étoffe, au lieu d'être bordés de ces ennuyeuses sangles toujours déchirées, s'ouvrent dans toute leur longueur et pincement l'étoffe en se refermant au moyen d'une vis de pression, très-légère. Pour tendre la broderie, au lieu de ces vis qui font si mal aux mains, on n'a qu'à tourner une petite manivelle et l'étoffe s'enroule et se tend parfaitement sans plus de peine qu'on en prendrait pour jouer un air sur une serinette. Les côtés se tendent avec des crochets qui tiennent chacun à une ganse de soie, ce qui dispense de lacer; autre opération ennuyeuse avec les métiers ordinaires. De plus, à ce métier, baptisé *métier parisien*, s'adapte un pupitre très-commode pour y placer le modèle que l'on copie. Ce métier est celui qui est sur la gravure de modes.

Les fleurs artificielles ont été aussi l'objet de méditations profondes : ce qui n'était qu'un métier est en marche de devenir un art charmant, et, disons-le, c'est au goût et à l'intelligence que les jeunes filles de nos salons ont apporté à la fabrication des fleurs en papier que nous devons la plupart de ces progrès. On s'est beaucoup occupé des apprêts : les feuilles, les calices, les boutons des fleurs ne sont plus abandonnés à la routine. J'ai vu à l'exposition des feuillages de lilas et d'acacia en percale



nuancée qui rivalisent avec la nature. Les fers à découper l'étoffe et à la gaufrer ont reçu des perfectionnements qui indiquent le sentiment du beau et la recherche du vrai. Comment cela ne serait-il pas quand la fabrique des fleurs de Paris compte un artiste comme M. Constantin? L'illusion que produit M. Saint-Jean sur la toile, il l'obtient de chiffons de batiste; ces plantes, placées dans des pots, sous cette cage de verre, ne sont pas en montre, elles végètent. « Qu'a de curieux cette petite serre construite au milieu de la salle? » demandait avec dédain une jeune femme en voyant la foule collée au vitrage derrière lequel on apercevait un rosier et des camélias en fleur. Mais c'est qu'elle les croyait véritables, et ne comprenait rien d'extraordinaire à voir au mois de juin une rose qui s'entr'ouvre à côté de sa sœur qui s'effeuille, un pavot s'inclinant battu de l'orage, un chardon, gris de poussière, et cette rustique petite plante dont les étamines ailées appellent le souffle de l'enfant espiègle et de la jeune fille curieuse... Dire que ce ne sont pas là les œuvres de la création, voilà ce qui excite la stupeur.

Nous avons beaucoup parlé de l'industrie française, voilà bien longtemps que je bavarde pour vous conter toutes ses merveilles; vous croyez que j'ai tout dit, détrompez-vous. Vous ai-je parlé du lin que l'on file et du superbe linge damassé à l'instar de celui de Saxe; de nos draps plus beaux et moins chers chaque année; de la bonneterie, des cotonnades de Rouen et des tissus d'Alsace, ces vêtements du pauvre qui joignent au bon marché et à la solidité le goût et une certaine élégance. Je n'ai rien dit des per-  
ruques désormais impossibles à reconnaître; des corsets, des oiseaux empaillés, des pains d'épices de Reims, de l'angélique de Niort et des poupées de Paris. Je me reproche aussi d'avoir passé sous silence le charmant automate qui dessine un papillon ou une ur à a dame qui le lui demande : ce ra bientôt l'unique représentant de l'an-

tique galanterie française. Mais je ne dois pas agir de même avec les chapeaux de madame Séguin, ou plutôt avec son ingénieux système d'emballage, qui fait que la plus élégante coiffure surchargée de plumes ou de fleurs ne coûte pas plus d'embarras en voyage qu'un mouchoir de poche. Ceci vous semble une énigme : écrivez à madame Séguin de vous expédier un chapeau et de vous l'emballer pour un voyage..... vous recevrez un carton plat que vous mettrez dans une malle. Ce mystère consiste en deux petites agrafes que tout le monde peut détacher et rattacher à volonté. N'est-ce pas là une merveilleuse découverte?

Réfléchissez maintenant à tout ce que je me suis efforcé de faire passer sous vos yeux, et convenez de la solidité des gloires acquises au travail : ce roi des rois, au temps où nous vivons.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

---

### Correspondance.

---

Il n'y a pas de capitale qui possède un emplacement pareil à celui où Paris donne ses fêtes. Imagine-toi, ma chère, que, depuis le château des Tuileries jusqu'à l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, ce ne sont que des jardins, des fontaines jaillissantes, des palais, des candélabres de bronze doré, des statues de marbre. Sur la rivière se font des joutes; sur l'Esplanade des Invalides deux grands théâtres de pantomime sont dressés, un mât de cocagne, des escarpolles, des balançoires, des orchestres de danse, une ville de restaurateurs, de cafés. Les Champs-Élysées ont leurs bals décorés de drapeaux de toutes les nations; leur cafés-concerts, leurs théâtres de saltimbanques, d'acrobates, d'écuyers, de phénomènes, d'animaux savants; partout des musiciens chantant ou jouant des instruments les plus divers, depuis la harpe élégante et dorée jusqu'aux sombres cloches du carillon. A



l'heure des parades, c'est un bruit d'instruments de cuivre et de grosses caisses à faire devenir sourd ! Le jardin des Tuileries a aussi son concert, ses illuminations, ses jets d'eau. Le long du Cours-la-Reine cuisent, sur des réchauds, l'omelette et le porc frais qui se mangent sous le pouce. Dans l'avenue d'Antin, des tables sont dressées pour l'aristocratie ; sur les plus somptueuses, on voit une salade et du bœuf rôti. Des limonadiers ambulants vendent des verres de limonade, de coco, et des glaces à deux liards. Pendant le feu d'artifice, en moins de dix minutes, grâce à treize cents allumeurs, tout est éclairé comme par enchantement. L'entrée des Champs-Élysées, du côté de la place de la Concorde, représente, en verres de couleurs, un immense portique en style mauresque. Le long de la grande avenue, jusqu'au Rond-Point, c'est une suite d'arcades entremêlées de huit portiques, au-dessus desquels se balancent les têtes de nos vieux arbres ; des lustres en lanternes de couleur éclairent le milieu de la chaussée ; le Rond-Point est indiqué par une large guirlande de feuillage mêlée de lanternes chinoises, et vingt-quatre obélisques en verres de couleur continuent la perspective jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, qui, éclairé par le gaz, complète cet éblouissant spectacle. Le 29 juillet, le peuple a joué, dansé, s'est promené en famille jusqu'à minuit, heureux et calme. Dans cette immense population pas une rixe, pas un homme ivre... c'était cependant un lundi ; ce jour, bien des ouvriers boivent... mais ils avaient oublié le lundi... ils s'amusaient.

Si j'étais préfet de la Seine, je proposerais de faire élever de propres et modestes salles de spectacle dans les faubourgs les plus peuplés de Paris ; on n'y jouerait que le dimanche et le lundi. L'entrée en serait gratuite. On y représenterait des pièces historiques, comiques ou dramatiques, qui seraient pour le peuple une école où il apprendrait à connaître, à aimer son pays et à obéir aux lois. Les chefs d'indus-

trie trouveraient dans chaque mairie des billets qu'ils donneraient à leurs ouvriers comme récompense de leur bonne conduite ; ceux-ci mèneraient avec eux leurs femmes, leurs enfants : rentré à l'atelier, à la fabrique, l'ouvrier raconterait à ses compagnons ce qu'il aurait vu ; cela ouvrirait son esprit, élèverait son intelligence, donnerait un aliment à sa pensée, à son souvenir. Les malheurs dont se compose la vie des hommes et des peuples, les actes de grandeur d'âme, de courage, de dévouement, que l'on représenterait devant ses yeux, lui feraient oublier ses propres malheurs, qu'il n'irait plus oublier dans le vin. Mais il faudrait de l'argent pour payer ces théâtres ? eh bien, que l'on mette un impôt sur le luxe ; que les plaisirs de ceux qui, par leurs travaux, sont devenus riches servent à payer les plaisirs de ceux qui restent pauvres. Et d'ailleurs, la ville de Paris ne dépenserait plus autant d'argent pour réparer dans ses hospices les bras et les têtes d'ivrognes, pour punir dans ses prisons les crimes que cause l'ivresse. Si ton père, si ton frère, si ton fiancé a quelque pouvoir dans ta ville natale, aide-moi à faire exécuter cette idée. Les Romains demandaient du pain et des spectacles ; les Français gagnent leur pain... qu'on leur donne des spectacles ! qu'on leur fasse désertir le cabaret, cette source du malheur de toutes les pauvres femmes du peuple !

Tu vois que je suis ce précepte de Boileau ; je sais

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère. Car il ne s'agira plus aujourd'hui de confiture, mais de sculpture. A ce mot, tu vas sans doute te récrier et me laisser travailler seule ; cela me causerait de la peine : je suis si accoutumée à croire que nous faisons les mêmes ouvrages ! Écoute-moi, cependant. Il ne s'agit pas, ma chère, de faire le groupe du Laocoon... mais une statuette de la Vierge avec sa robe flottante, ou du Christ étendant ses bénissantes mains comme s'il disait : *Laissez venir à moi les petits en-*



*fants*. Quel honneur pour toi d'orner ainsi l'église de ton village ou l'oratoire de ta mère ! Ce qui m'a donné cette idée, c'est quand j'ai appris que M. Aubry, l'habile sculpteur, avait eu l'heureuse idée d'ouvrir un cours pour les demoiselles. M. Aubry démontre parfaitement, avec clarté et patience; sa jeune femme est son répétiteur. On peut aller travailler tous les jours, sous les yeux de M<sup>me</sup> Aubry, dans un salon qui nous est destiné; mais le sculpteur reste dans son atelier, et ne donne ses leçons que trois jours chaque semaine. Je vais essayer de t'initier à ce travail. D'abord il faut une petite éponge et six ébauchoirs achetés chez le marchand de couleurs (tout cela coûte à peu près 2 fr.), un peu de terre glaise achetée chez le potier (25 kilog. coûtent 75 cent.). Enveloppe la terre avec un linge, et dépose-la à la cave. Sur une table, place une planchette élevée de 5 centimètres; à gauche, de la terre glaise et une éponge mouillée; à droite, tes ébauchoirs. Assieds-toi à cette table. Pour ne rien entreprendre d'inutile, supposons que tu veux faire un vase sur lequel tu sculpteras d'un côté une guirlande de fleurs, et de l'autre un écusson armorié ou bien un chiffre: tu mettras ensuite un arbuste dans ce vase, et tu l'offriras pour une fête. Mais... *ne vendons pas la peau de l'ours!*... le vase n'est pas encore fait !... Pour le commencer, tu t'assieds devant la table, tu places près de toi le modèle que tu veux imiter; tu prends une motte de terre glaise; avec tes mains tu construis grossièrement le socle sur la planchette; sur le socle, tu construis le vase en superposant des mottes de terre que tu appuies fortement les unes sur les autres. Avec une cuiller, creuse ce vase, donne-lui, ainsi qu'au socle, les proportions de ton modèle, en te servant de l'ébauchoir qui est dentelé: pour aplanir, tu l'appuies de haut en bas; pour arrondir, de droite à gauche, ou de gauche à droite. Sers-toi, s'il le faut, de l'équerre, du compas et du plomb. Avec tes

mains, que tu essuies de temps en temps à l'éponge sur laquelle tu as soin de nettoyer aussi tes ébauchoirs, redresse ton socle et ton vase; puis je te dirai comme Brid'oison: « *La a forme, mon onseigneur, la a forme a a avant tout.* » Car, si tu te trompes, tu ne peux plus réparer la forme, tandis que pour les détails tu peux remettre ou ôter de la terre. Tourne et retourne la planchette dans tous les sens pour sculpter ce vase; avec un des ébauchoirs pique, sur un des côtés, l'espace que tu veux couvrir d'une guirlande; prends de la terre glaise, donne-lui la longueur et la grosseur que tu veux donner à cette guirlande, appuie cette terre sur la place que tu as piquée, dessine sur cette terre les fleurs que tu as choisies, sculpte-les avec tes divers ébauchoirs, et fais de même pour l'écusson armorié ou pour les initiales. L'expérience t'indiquera quels sont parmi tes outils ceux qui te seront le plus utiles pour creuser ou pour arrondir. Chaque fois que tu quittes ton travail, tu le couvres d'un linge qui doit toujours être mouillé. Ton vase fini, tu le fais porter dans la tuilerie la plus voisine, recommandant au tuilier de lui donner une place à part, de l'entourer de briques et de le couvrir d'une tuile. Quand le vase est cuit, au lieu de gris-vert qu'il était, il est devenu rose-brique.

Tu peux faire ainsi des fleurs, des fruits, des arabesques dont tu ornes les panneaux ou le dessus d'une porte; des encriers, des presse-papiers, des bénitiers, des supports, des statuettes. Juge de ta joie si tu parvenais à créer l'image de la sainte patronne de ta mère, celle du saint invoqué par ton village; si tu pouvais exécuter le portrait de ton père, en médaillon ! alors tu ferais faire le bon creux par un mouleur, et tu aurais autant d'épreuves que tu voudrais en donner à tous les amis de ta famille; tu pourrais même faire couler en bronze ce médaillon... Si tu allais devenir une statuaire célèbre !... Pauvre princesse Marie !... cela me fait penser à elle !



Mais redescendons à nos travaux accoutumés, à notre planche VIII.

Le n° 1 est la moitié de la bourse de quêteuse que tu m'as demandée; elle se brode en soie demi-torse, de différentes couleurs, sur velours ou sur casimir. Couds une petite ganse d'or autour du fond, sur les deux raies, une même petite ganse d'or sur la raie intérieure qui entoure le haut de la bourse; taille, en peau blanche, une doublure égale au-dessus; taille sur le fond un rond de carton assez épais, introduis-le entre le dessus et la doublure, retiens-le par un point passé sur la ganse d'or; coupe le dessus et la doublure 5 millimètres après la raie extérieure qui entoure la bourse; borde la bourse, à cheval, avec un galon d'or, large d'un centimètre; prends un canif bien affilé, fends ensemble le dessus et la doublure, à la place de chacune de ces boutonnières (qui ne devaient être indiquées que par un seul trait bien net). Achète de la grosse ganse, semblable à de la soutache, formée des couleurs du dessin (cette ganse doit être longue de deux fois la largeur de la bourse); coupe la ganse en deux morceaux, passe-les et repasse-les dans les boutonnières; fais sortir les deux bouts de chaque morceau de ganse pour les entrer dans une espèce d'olive où tu les arrêtes par des points. Ces olives, de la couleur de la bourse, tu les ornés d'un fil d'or.

Le n° 2 est un entre-deux pour canezou et demi-manches.

Le n° 3 est le dessin d'une descente de lit en canevas-ficelle. Il faut 2 mètres de canevas à 7 fr., 1 kilogramme et demi de laine à 24 fr., et 2 mètres de toile verte.

Le n° 4, ce sont les signes qui représentent les couleurs de ce dessin.

Le fond des petits médaillons se fait en laine bleu-ciel, celui des grands médaillons en laine noire. Des deux côtés, ce tapis est fermé par deux lignes de points noirs; quand il est doublé de la toile verte, on ajoute aux deux bouts une frange formée des laines de toutes les couleurs du tapis. Ce

dessin vient des magasins de M<sup>me</sup> Chardin.

Sur canevas ordinaire, ce dessin peut te servir pour chaises, fauteuils ou coussins.

Le n° 5 est un des glands qui pendaient autour d'un fichu que l'on m'a apporté de Constantinople; cela m'a donné l'idée d'en garnir le bas des écharpes, car nos franges s'accrochent toujours partout. Ton écharpe est-elle de cachemire ou de poulx de soie? tu y fais un petit ourlet dans le bas; tu achètes, en laine ou en soie, de la petite ganse grosse comme ce modèle; tu en coupes des morceaux longs comme ce modèle; tu achètes de la belle laine noire ou de grossière soie plate; tu en coupes des brins longs de 5 centimètres; avec un bout de ta ganse tu noues ces brins au milieu; avec de la soie enfilée dans une aiguille, tu formes la tête de ce gland; tu enfiles l'autre bout de la petite ganse dans une grosse aiguille; tu l'entres dans l'ourlet, et tu l'y arrêtes par un nœud que tu fais au bout de la ganse; 4 centimètres plus loin, tu passes une autre ganse soutenant un autre gland. Si l'écharpe était de deux couleurs, tu ferais les glands de deux couleurs, non mêlées.

Le n° 6 est un fermoir pour gants courts. La paire, dorée, coûte 2 fr.; argentée, 1 fr. 50 cent. Les gants doivent avoir deux boutonnières dans lesquelles on introduit ces deux boutons semblables à ceux des chemises d'hommes; on tire à droite, je suppose, la petite chaîne jusqu'à ce que le gant se trouve assez fermé, puis on la tire à gauche, et elle s'arrête. Quand on veut ôter son gant, on la retire à droite, et elle se décroche. Cette invention est un ornement, et, de plus, elle est extrêmement commode.

Le n° 7 est une demi-manche de mouseline qui se boutonne au poignet et au-dessus du coude. Les entre-deux peuvent être en mousseline brodée ou en tulle, et celui du bas peut être garni d'un tulle légèrement froncé. Cette manche est celle de l'une des figurines.

Le n° 8 est la moitié du devant d'un corset.



Le n° 9, ce sont les goussets du haut.  
 Le n° 10, ce sont les goussets du bas.  
 Le n° 11 est la moitié du dos de ce corset.  
 Le n° 12, ce sont les goussets du bas.  
 Le n° 13 représente ce corset, confectionné par M<sup>lle</sup> Josselin. Ce corset est lacé derrière; devant, il s'ouvre et se ferme par quatre petits crochets qui entrent dans un busc d'acier (l'un de ces crochets est passé sur le corset, afin que tu le voies). Quand on veut mettre son corset, pour plus de facilité on desserre le lacet, on entre les quatre crochets dans le busc, et on resserre son lacet; on veut ôter son corset, on tire une petite boucle de ruban qui est placée au bas du busc, et le corset tombe (cette boucle de ruban a été oubliée). Les buscs Josselin coûtent 6 fr. Tu vois que, de cette manière, on ne lace ni ne délace son corset, et que l'on n'a besoin ni de femme de chambre, ni de se tordre les bras pour se lacer soi-même; ce qui, dans tous les cas, économise un quart d'heure par jour... et cela fait bien des quarts d'heure dans la vie!

Le n° 14 est la moitié du devant de la robe de l'une des figurines. Cette robe est en gros-de-Naples ou en jaconas.

Le n° 15 est la moitié du dos.

Le n° 16 est la moitié de la manche de dessus.

Le n° 17 est la moitié du revers de la robe.

Le n° 18 est la moitié du devant de la robe de l'autre figurine.

Le n° 19 est la moitié du dos. Cette robe s'ouvre derrière. Pour la manche à la religieuse, je te renvoie planche VI, n° 9.

Le n° 20 est un rébus.

Tu as sans doute deviné le dernier?

10 verres — 6 t — 7 mâts; et: *fais ce que dois adviennne que pourra*, qui est une devise.

Explication: *Diversité, c'est ma devise.*

J. J.

## Ephémérides.

### MOEURS ET COUTUMES.

2 août 1546. *Exécution d'Etienne Dolet.*

Dans la ferveur d'une persécution dirigée par le fanatisme, François I<sup>er</sup> établit une *chambre ardente*, c'est-à-dire une chambre dont la mission consistait à condamner au feu. Elle était spécialement chargée de la recherche et de la punition des hérétiques ou des réformés, que l'on commençait alors à nommer *protestants*. Le tribunal se composait de juges délégués par le pays: il avait pour chef Antoine de Mouchi, docteur de Sorbonne, qui se faisait nommer Démocharès, et qui s'acquitta de ses fonctions avec tant de zèle, que de son nom est, dit-on, venue la qualification de *mouchard*. Ce fut lui qui, en octobre 1543, présida le procès intenté contre Étienne Dolet, imprimeur-libraire. L'inquisiteur général était assisté d'un docteur en droit, du procureur général du roi et d'un procureur-promoteur des causes de l'inquisition de la foi. Le tribunal condamna Dolet; mais François I<sup>er</sup> lui accorda des lettres de rémission qui le sauvèrent du bûcher. Le 2 août 1546, il fut repris, jugé, condamné au feu, et brûlé vif avec ses livres sur la place Maubert. A la profession d'imprimeur, Dolet réunissait les titres de poète, d'orateur et d'humaniste. L'exagération était son défaut réel, et son crime prétendu l'athéisme.

## Mosaïque.

On va au mal par une pente insensible; on ne remonte au bien que par un effort.

MONTESQUIEU.